

PAGES

MANQUANTES

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

19^e ANNEE—No 49

MONTREAL, 4 AVRIL 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



LES RAMEAUX, composition de M. Orazi

ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION :

Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.

Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Quatre mois, \$1.00.	Payable d'avance
Un an, \$3.00.	Six mois, \$1.50

A NOS COLLABORATEURS

Depuis sa fondation, l'"Album Universel" n'a pas manqué d'actifs et précieux collaborateurs.

Toujours dévoués, ces fervents amis de l'art ont mis à notre service le généreux concours de leurs talents.

Plus on reçoit, plus on veut avoir. Nos bienveillants auxiliaires ne devront donc pas s'étonner si nous venons aujourd'hui solliciter d'eux plus ample collaboration.

Le présent appel s'adresse particulièrement aux jeunes qui consacrent leurs loisirs au culte des lettres. Que ces laborieux nous communiquent leurs essais, et nous tiendrons à honneur d'insérer dans nos colonnes les compositions dignes d'être publiées.

Cependant, nous serons assez sévère dans l'appréciation des travaux qui nous seront soumis, afin de stimuler le bon goût de nos littérateurs.

Inutile de dire que les vieux écrivains, qui sont l'orgueil des lettres canadiennes, seront encore chez eux, à l'"Album Universel". Leur collaboration nous honorera autant qu'elle intéressera nos lecteurs.

Ayant été l'un des plus ardents pionniers de la littérature française au Canada, notre journal aura sans cesse à cœur de continuer son oeuvre patriotique.

Bien que, depuis quelque temps, nous ayons considérablement élargi le cadre des matières qui nous occupent, nous avons tenu et nous tiendrons à maintenir l'"Album Universel" au niveau des meilleures publications littéraires.

Dans la culture du beau, telle que nous la pratiquons, nous avons aussi besoin du concours des photographes-artistes, qui, d'ailleurs, nous ont accordé jusqu'ici leur entier dévouement.

Grâce au zèle de ces collaborateurs, l'"Album Universel" s'enrichit de magnifiques illustrations, qui vont porter au loin la fierté de nos monuments nationaux.

Sur l'aile de la publicité, la renommée de notre cher pays franchit ainsi les distances et se joint au concert des nations qui comptent sous le soleil.

Nous voulons que, de plus en plus, les productions de l'"Album Universel" exhalent des parfums du terroir canadien, contribuant par là même à affirmer la vigueur intellectuelle de notre race.

Que nos amis-artistes nous adressent donc les meilleures illustrations de leur répertoire, et nous en ferons bénéficier la multitude de nos lecteurs.

Comme dans le passé, nous nous ferons toujours un devoir d'indiquer au public les noms de ceux qui nous auront gratifiés de leur collaboration.

ÉTUDES NOTRE LANGUE

Sur les instances d'une multitude de nos lecteurs, nous avons cru devoir discontinuer l'enseignement de l'Esperanto, afin d'inaugurer un coin réservé à l'étude de la langue française, notre langue chère à tous.

Hélas ! il nous faut l'avouer, le français est trop négligé parmi nous.

Menacée de toutes parts, notre langue subit des assauts de plus en plus violents, et c'est pour la protéger, autant que nous le pourrons, contre l'envahissement des langues étrangères, que nous commençons aujourd'hui une série de courtes leçons sur le français.

Nous nous attaquerons surtout aux anglicismes, qui tendent à substituer leur poison subtil à la sève primitive de notre "beau parler".

Conservons pur de tout alliage l'idiome limpide qui nous a été légué par nos ancêtres.

En ces jours de fièvre, où certaines classes du peuple canadien diffèrent sur le choix d'un chiffon, qui symbolise nos aspirations nationales ainsi

que notre glorieux passé, rallions-nous tous autour de notre langue comme autour d'un drapeau.

Que notre langage soit toujours l'écho fidèle de celui qui fut jadis apporté au Canada par la civilisation française.

Loin de nous l'idée de ne pas suivre la marche du progrès et de ne pas vouloir adapter notre langue aux besoins des temps présents. Mais dans cette perpétuelle ascension vers le Mieux, que notre idiome s'assimile les éléments nouveaux qui tombent dans son domaine, tout en restant lui-même.

En un mot, allons de l'avant avec notre siècle, mais conservons vivace sur les bords du Saint-Laurent le "doux parler de France".

Les leçons d'Esperanto que nous avons publiées ont permis à nos lecteurs de se renseigner suffisamment sur la nature de cette langue, née d'hier.

Quant à ceux qui voudraient cultiver davantage ce champ d'étude, ils n'auront qu'à se procurer une grammaire et un dictionnaire consacrés au nouvel idiome.

ENTRE-NOUS

Quand on vieillit, — ce qui nous arrive à tous chaque jour, — et qu'on examine l'emploi de notre passé, on constate avec douleur combien on a été souvent coupable, sans le savoir.

C'est ainsi que je me suis souvenu, l'autre jour, en lisant "La Presse", que moi aussi au temps de ma prime jeunesse, j'ai joué bien des fois à la toupie, au moine, comme disent les écoliers canadiens, pendant les rares heures de loisir que me laissait la confection de mes devoirs et de mes pensums.

Et, ce faisant, je croyais dans la naïve candeur de mon âme innocente, n'offenser ni Dieu, ni les lois humaines.

Il est vrai que cela se passait en France, dans ce pays sans foi ni loi, que l'on s'efforce de faire passer à l'étranger pour dégénéré, dissolu et criminel, justement, peut-être, parce que, malgré tout, c'est encore le plus honnête et le plus moral qui soit au monde.

Eh bien, je viens de constater que jouer au moine est un délit, à Montréal, une offense qui rend son auteur passible d'une amende qu'il lui faut payer, sous peine d'aller passer un certain nombre de jours et de nuits sur la paille humide des cachots.

Du moins, c'est ce que m'apprend "La Presse", qui rapporte que deux ou trois gamins ont été condamnés à une piastre d'amende ou à huit jours de prison, et je ne vois pas que ce journal ait un intérêt quelconque à me tromper.

◆◆ Au reste, il est évident que certaines gens, les Anglais, par exemple, ont de singulières idées sur les gens, même les plus innocents.

J'ai fait longtemps partie d'un club, dont les directeurs étaient tous anglo-saxons et protestants, et où il était strictement défendu de jouer au billard, sous le prétexte probable que le bruit produit par les billes en se rencontrant, pouvait troubler le Père Éternel dans sa quiétude dominicale.

On voulut même, un jour, nous interdire le jeu de dominos, mais nous nous insurgâmes et nous fîmes assez éloquentes pour prouver à nos persécuteurs que ce jeu était d'une innocence telle que, pendant tout le Moyen-Âge, il était permis dans les couvents et les communautés religieuses, et que, lorsqu'un joueur gagnait la partie en posant le premier son dernier domino, il poussait une exclamation de joie en bénissant le Seigneur : "Benedicamus Domino !" d'où vint, par abréviation, le nom du jeu.

Notre science, puisée dans un bouquin quelconque, les plongea dans un océan de pensées marécageuses, et nous continuâmes à jouer aux dominos.

Dans une maison de pension anglaise, où je connus pendant six mois les souffrances de la faim, il était défendu de jouer aux échecs, et jamais je ne pus découvrir la raison de cette mesure draconienne, jusqu'au jour où j'appris que mon marchand de soupe et de sommeil avait reçu sur la tête, vingt ans auparavant, un coup de matraque que lui avait appliqué un naturel mal élevé d'une île perdue dans l'Océanie, et que le résultat de ce contact avait été une perturbation profonde dans les facultés cérébrales du matraqué.

Ce n'est pas, du reste, un fait isolé, une exception, car j'ai su depuis que la même règle existait

dans beaucoup de maisons du même genre et que, le dimanche, la consigne était de ronfler ou de s'ennuyer au point d'avoir des idées de suicide.

Ce que je n'ai jamais pu m'expliquer, par exemple, c'est que certains pensionnaires, qui n'avaient pas quitté leur chambre de toute l'après-midi, arrivaient le soir à table les yeux brillants, les joues très enluminées, la bouche pâteuse et portant, en un mot, sur toute leur personne, les signes d'un tête-à-tête prolongé avec J. de Kuyper and Son, Hennessy, Martel ou autres auteurs bien connus qui figurent toujours avec honneur dans les bibliothèques des hommes sobres et bien pensant.

Mais, pourquoi me serais-je cassé la tête à vouloir comprendre ce mystère, puisque cela ne me regardait pas ?

◆◆ Et cependant, le jeu le plus dangereux de tous bat son plein partout, je veux parler du jeu de bourse, et, pour preuve, je n'en veux que les dialogues que vous entendez tous les jours :

—X est ruiné.

—Comment ça ?

—Spéculation.

Chose, dont vous avez vu le splendide mariage, cherche une pauvre petite place qui puisse lui donner du pain.

—Il a donc perdu sa fortune ?

—Oui. Spéculation.

Partout, dans les clubs, dans les soirées, dans les parties de euchre, dans les bureaux, on parle des cours de la Bourse. Aujourd'hui, c'est une valeur incertaine qui monte sans raison connue ; la veille, c'est une entreprise solide qui a vu ses actions baisser tout à coup, sans qu'on puisse assigner de cause à cette dégringolade.

On raconte, avec une envieuse admiration, qu'un tel ou un tel a gagné en deux mois trente, quarante, cinquante mille piastres sur une valeur quelconque, sans se donner aucun mal, sans fatigue physique ni effort intellectuel, et ces propos troublants mettent l'imagination en travail et les têtes à l'envers.

A quoi bon s'échiner à travailler, à se priver, à économiser, quand on peut faire comme un tel, et s'enrichir dans l'espace de quelques lunes. Le travail, les privations, l'économie, vertus d'imbéciles, de pauvres gueux, bonnes tout au plus pour les besogneux qui peinent de leurs mains ou de leur cerveau.

Et, pensant toujours à ce un tel, dont la fortune subite le hante jour et nuit, voilà qu'un triste matin, un brave homme prend les quelques centaines de piastres qu'il a amassées de peine et de misère, et s'en va au bureau d'un courtier acheter du "Power", du "Steel", du "Coal", du "Street", n'importe-quoi, dépose la somme qu'on lui demande et... attend.

Il attend la hausse et voici que, par bonheur pour lui, la hausse se produit ; il peut vendre avec un petit bénéfice, mais, il trouve que ce n'est pas assez. Il attend, il attend si bien, qu'à un moment donné sa marge est absorbée et ses économies disparaissent sans laisser la moindre trace. D'autres fois, le pauvre diable n'a pas même d'espérances passagères, il est "lavé" tout de suite.

Car, enfin, il faut bien comprendre une chose, c'est que si un tel fait un gros bénéfice, il faut prendre l'argent que que part, et ce quelque part se trouve dans les dépôts des petits spéculateurs, des petits joueurs qui n'ont pas les reins assez solides pour faire face à une fluctuation du marché et augmenter leurs dépôts.

C'est donc toujours la même histoire, ce sont les gros qui mangent les petits.

Mais, à côté des vrais courtiers, en qui on peut avoir confiance, puisqu'ils doivent payer une forte somme, pour avoir un siège à la Bourse, c'est-à-dire pour exercer officiellement leur métier, se trouvent de louches cabinets d'affaires, de basses officines de change, des "bucket-shop", qui n'offrent aucune garantie et qui ne sont trop souvent que de véritables coupe-gorge financiers, où l'on s'applique à mettre la spéculation à la portée de tous, en tentant les petites bourses par le chiffre minime des dépôts exigés des clients.

Ces officines constituent un danger des plus sérieux et, bien que la loi en défende l'existence au Canada, il n'en est pas moins prouvé qu'elles y sont très nombreuses.

C'est là que se rendent les ouvriers, après avoir reçu leur paie, les cultivateurs qui ont vendu leurs provisions au marché, et qu'ils risquent leur argent à un jeu que connaît leur adversaire, le soi-disant courtier, qui le conduit à sa guise.

Mais c'est prêcher dans le désert que de prêcher un joueur qui, malgré les pertes qu'il peut subir, conserve toujours l'espoir de se refaire et d'arriver comme un tel.

C'est la fièvre de la spéculation qui pousse au vol, à la folie et au suicide, bien plus que la boisson.

◆◆ En pariant de spéculation, je ne puis m'empêcher de penser à l'affaire Humbert, qui se déroule en ce moment devant les tribunaux français.

C'est une merveilleuse aventure que celle d'une femme, madame Humbert, qui a su faire miroiter aux yeux d'une foule de gens, un héritage fabuleux qui n'existait pas, bien entendu, mais qui lui a permis d'extorquer cent millions de francs, vingt millions de piastres, et de vivre pendant vingt ans dans un luxe inouï.

Une escroquerie de vingt millions de piastres ! en France ! Vous voyez bien que la France est démoralisée.

Peuh ! c'est une bien petite filouterie, à côté de l'affaire de Londres. Parlez-moi de Whitaker Wright, à la bonne heure, voilà un voleur sérieux. Six cent millions de francs ! C'est dix millions de piastres !

Ce financier a lancé des affaires colossales et brassé des milliards. Il traînait à sa remorque plusieurs membres de la plus haute aristocratie anglaise. Il a ruiné Lord Dufferin, il a mis sur la paille des milliers et des milliers de petits bourgeois, commerçants et rentiers, qui lui avaient confié leurs économies, espérant toujours les récupérer en peu de temps.

Les gogos que Whitaker Wright a ruinés ne sont pas trop à plaindre, car, au fond, ils n'étaient autre chose que des joueurs qui voulaient gagner l'argent d'autres spéculateurs.

Ils ont perdu, c'est tout. Quant au sublime voleur, il vient d'être arrêté à New-York, mais il se refuse à retourner en Angleterre, où plusieurs personnes ont intérêt à causer avec lui en présence d'un juge et d'une douzaine de jurés.

Peut-être réussira-t-il à rester aux Etats-Unis, où il pourrait continuer à exercer les petits talents de société qui l'ont désormais rendu célèbre dans les deux mondes.

◆◆ Le jeu de la guerre coûte cher aussi. Lors de ses derniers exercices de tir, le cuirassé anglais "Formidable" a tiré vingt-sept coups de canon, chaque coup coûtant au pays trois cent-dix piastres. Ces vingt-sept coups ont été tirés sur un but de six cents pieds carrés de superficie, à la distance de quinze cents verges, distance à laquelle aucun navire de guerre n'oserait probablement pas s'aventurer à cause du danger des torpilles.

Sur les vingt-sept coups, un seul a porté. Le "Formidable" coûte plus de six millions de piastres et ses canons sont des plus perfectionnés. A ce propos, un critique se demande de quelle valeur peut être en guerre un cuirassé qui coûte plus de six millions et qui ne peut atteindre le but qu'une fois sur vingt-sept.

Le problème me semble mal posé, car on ne nous dit pas si c'est le premier, le dernier ou quel coup a porté, ni quels sont les ravages probables d'un projectile de la nature de ceux qui sont employés avec ces énormes pièces de marine.

D'autre part, il est très possible que le navire, atteint dans ses œuvres vives, soit mis hors de service et coulé en peu d'instant.

Quoi qu'il en soit, trois cent-dix piastres le coup, c'est un peu cher, surtout quand on manque le but.

◆◆ Les érables coulent, le printemps est sous terre.

Où, bien sous terre, ou sous l'eau, car, d'après ce que nous voyons, il est loin de ressembler à ce pimpant et gracieux jeune homme auquel les poètes le comparent.

Buies, qui aimait cependant son cher Canada avec passion, ne pouvait pas souffrir le printemps, et c'est avec une certaine ironie qu'il en parlait parfois.

Quand il faisait mauvais, il rageait tout plein : — Regardez-moi donc ce temps-là, regardez, avez-vous jamais vu un climat comme le nôtre ? Et dire qu'il y a des gens qui appellent ça une patrie !

Mais, quand le soleil se mettait de la partie, qu'il faisait craquer les bourgeois et permettait aux premières feuilles de montrer un bout de vert, il était tout autre.

— Oh ! le beau pays, le beau Canada, quel réveil de la nature, quelle merveille !

Buies pensait bien et disait mieux encore.

LEON LEDIEU.

SOUS LA STATUE DE CHAMPLAIN

Poésie respectueusement dédiée à M. le sénateur Philippe Landry

Quelques hommes sont nés pour un nouveau Sina,
A d'immortels travaux Dieu les prédestina.
Contre leur volonté tout obstacle se brise.
Ils marquent leur chemin d'un lumineux sillon,
Et sur leur chef flamboie un lambeau du rayon
Qui couronnait jadis la tête de Moïse.

Dans l'ombre des berceaux ces êtres surhumains
Sentent toucher leur front par d'invisibles mains,
Sentent tomber sur eux comme un baiser d'étoile,
Qui leur fait entrevoir les choses à venir,
Car le mystérieux et muet avenir
Pour les prédestinés lève un coin de son voile.

Dès leur prime jeunesse ils cueillent des lauriers.
A la fois laboureurs, apôtres et guerriers,
Ces preux sont emportés par une ardeur divine
Qui leur fait accompar les plus réconds travaux.
Ils cherchent séduisant des horizons nouveaux,
Le combat les séduit, le danger les fascine.

Disant à leurs foyers un éternel adieu,
Au bout de l'univers ils vont lutter pour Dieu,
Et l'oeil de Jéhovah avec amour regarde
Ces soldats qui se font de la croix un rempart.
Partout du saint progrès ils portent l'étendard,
Et de l'humanité composent l'avant-garde.

Ils rêvent d'agrandir la terre des aïeux,
A leur regard sans fin brille un but radieux,
Ils marchent l'oeil toujours tourné vers quelque
[cime,

Ils marchent, et l'erreur devant eux disparaît,
Ils parlent, et l'on voit s'incliner la forêt,
S'entr'ouvrir la montagne et frissonner l'abîme.

Ils tiennent des flambeaux que rien ne fait pâlir,
Ils ne soupçonnent pas ce que c'est que fléchir,
En vain la mort les guette et la faim les torture,
Ils combattent sans trêve, enchaînés au devoir,
Et ces nobles vaillants semblent parfois avoir
Le culte du haillon, l'amour de la blessure.

Nul ne peut conquérir de pareils conquérants,
Et, comme à l'horizon quelques chênes géants,
Dominant de leur cime ondoyante et sereine
Une futaie ombreuse et pleine de verdure,
Les vrais héros chrétiens dépassent en splendeur
Les arbres les plus fiers de la forêt humaine.

W. CHAPMAN.

LES RAMEAUX

(Voir gravure)

Nul doute que le public nous saura gré du magnifique tableau d'Orazi, intitulé "Les Rameaux", que nous publions aujourd'hui en frontispice. Cette oeuvre d'art sera religieusement conservée par nos pieuses familles canadiennes.

Le dimanche des Rameaux doit son nom à l'usage, établi dès les premiers siècles parmi les fidèles, de porter ce jour-là, en procession et pendant l'office, des palmes ou des rameaux d'arbres en commémoration de l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem.

Les Evangiles nous racontent, en effet, que le peuple de Jérusalem, averti de l'arrivée de Jésus, huit jours avant la Pâque, alla au-devant de lui ; que les uns étendirent leurs vêtements sous ses pas, que les autres couvrirent le chemin de feuilles et de branches de palmier, et qu'ainsi ils l'accompagnaient jusque dans le temple en criant : "Hosannah ! hosannah au Fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Très-Haut !"

En plusieurs endroits, cette fête est appelée Pâques fleurées.

NOTRE LANGUE

Dire aux Canadiens qui vont s'établir aux Etats-Unis qu'ils ne doivent pas apprendre la langue anglaise serait aussi ridicule que de leur conseiller de ne pas travailler.

La langue anglaise s'impose à tous ceux qui veulent, comme on dit, "se tirer d'affaire" dans cette partie du continent américain et même au Canada.

D'ailleurs, bien mal avisé serait celui qui, ayant l'occasion d'apprendre une langue étrangère, négligerait cette occasion sous prétexte qu'il est assez savant pour gagner sa vie. La science n'est jamais lourde à porter, et il est depuis longtemps admis en principe qu'un homme qui connaît deux langues vaut deux hommes.

Apprenons donc l'anglais et tâchons de l'apprendre comme il faut ; nos compatriotes d'origine différente ne nous en aimeront que plus, et si eux-mêmes, en remarquant que nous avons appris leur langue, ne s'empressent pas d'apprendre la nôtre, tant pis pour eux !

Cependant, ne poussons pas les choses trop loin. La langue maternelle avant tout. Qu'elle soit celle de nos enfants. Que les premières paroles de tendresse qui frappent leurs oreilles soient des paroles françaises. Que les premières et naïves prières bégayées par ces êtres chéris soient des prières françaises.

Ne craignez rien ! Quand l'enfant connaît bien sa langue maternelle, il apprend plus facilement une langue étrangère.

Un inspecteur scolaire, qui a plus de quarante années d'expérience, me disait un jour : "Les jeunes Canadiens qui apprennent d'abord le français tout seul, et, plus tard, le français et l'anglais en même temps, apprennent toujours mieux les deux langues que ceux qui apprennent d'abord l'anglais tout seul."

L'étude de la langue anglaise est une nécessité sociale. Encore une fois, cela ne se discute pas. Mais la langue maternelle doit être notre langue de prédilection. Nous devons la parler entre nous, en famille ; nous devons l'aimer, parce qu'elle nous fut parlée dans notre enfance par nos chers parents qui, les premiers, nous enseignèrent nos devoirs et nous prêchèrent le respect des bonnes vieilles traditions.

Certains peuples ont eu à soutenir, pour le maintien de leur langue, de longues et pénibles luttes. Ils ont tenu ferme, ils ont combattu le bon combat et ils ont triomphé.

Nos amis de langue anglaise nous donnent sous ce rapport un exemple que nous pouvons imiter. Voilà des gens qui, ne rougissant pas de leurs ancêtres, ne songeront jamais à franciser leurs noms.

Quand un soldat se trouve loin de son sol natal, il se croit tout à coup transporté dans sa patrie lorsqu'il entend jouer ou chanter l'air national ou qu'il voit flotter au vent le drapeau de son pays.

Nous aussi, nous sommes chez nous partout où nous rencontrons un ami qui parle notre langue et sent palpiter son coeur au sourire de notre glorieux passé. La patrie, c'est, jusqu'à un certain point, l'endroit où l'on est bien : UBI BENE, IBI PATRIA ; c'est le pays où l'on peut vivre en paix, où l'on prie Dieu sans être persécuté, où l'on parle sa langue. Mais la vieille patrie, la terre natale tient toujours la meilleure place au fond du coeur, et c'est surtout en parlant d'elle en français que nous lui prouverons la constance et la sincérité de notre attachement.

JEAN DES ERABLES.

POSTE EN FAMILLE

A. H. de T., Manoir. — Merci pour votre précieuse collaboration. Ne pourriez-vous pas nous honorer d'écrits plus personnels ? Nous tâcherons de satisfaire à vos désirs...

J. Suie, S. T. de Blainville. — Reçu votre "Pourquoi ?" Pas mal pour un essai. Publierons bientôt.

La pire tristesse est d'avoir raison contre son pays. — ACHILLE TOURNIER.

* * *

De quoi vivrait la littérature, si elle ne puisait dans la réalité chaude et palpitante des événements contemporains sa nourriture et sa substance ? — GASTON DESCHAMPS.

LETTRE D'EUROPE

Du correspondant spécial de "l'Album Universel."

Paris, 17 mars, 1903

Grand, droit, le front haut, le nez busqué, la bouche fine sous sa moustache, comme la barbe entière et les cheveux, toute blanche, M. Gaston Paris, membre de l'Académie française, administrateur du Collège de France, qui vient de mourir à Cannes, aurait évoqué assez, n'eût été le binocle d'écaïlle qu'il portait, les deux verres repliés l'un sur l'autre, fiché dans l'orbite gauche, à la façon d'un monocle, la figure de l'un de ces héros des vieilles légendes du Moyen-Age, au milieu desquelles se comptait son esprit studieux. Mieux que sous la redingote académique, qu'il portait avec une aisance que lui auraient pu envier tels de ses collègues du "parti des ducs", dans la docte compagnie, — car il y avait en lui autant de distinction extérieure que d'élégance morale, — on voyait M. Gaston Paris sous la saie de guerre de Charles, "empereur à la barbe fleurie". A vivre parmi tant de nobles figures, il leur avait emprunté quelque chose de leur majesté. Son accueil, pour aimable qu'il fût, excluait la familiarité, et quelque sympathie qu'il inspirât d'abord, elle se tempérant de respect.

Il n'était point de ceux que les foules connaissent et adulent; la nature même des travaux qui ont occupé toute son existence éloignait de lui les amateurs de romans-feuilletons.

Paulin Paris, son père, l'un des initiateurs du mouvement qui ramena les savants à l'étude des origines de notre langue et de notre littérature, le créateur de la philologie romane, l'avait de bonne heure initié à ses recherches, en avait fait son plus cher et son meilleur collaborateur.

Ces merveilleuses histoires, la "Chanson de Roland", "Huon de Bordeaux", "Aucassin et Nicolette", "Tristan et Iseult", les premiers chants lyriques de l'âme française, furent les contes bleus qui bercèrent son enfance.

Plus tard, il devait continuer à achever à merveille l'oeuvre paternelle.

M. Gaston Paris était né en 1839. Après avoir complété ses études d'abord dans les universités allemandes, puis à l'Ecole des Chartes et à l'Ecole de droit, il avait, en 1865, conquis son doctorat ès-lettres.

Directeur des conférences à l'Ecole pratique des hautes-études, il succédait bientôt à son père dans sa chaire du Collège de France. L'Académie des inscriptions et belles lettres l'avait accueilli en 1876. En 1895, il remplaçait, comme administrateur du Collège de France, M. Gaston Boissier, qui lui-même avait succédé à Renan. L'Académie

française, enfin, lui avait ouvert ses portes en 1896. Il y succédait à Pasteur.

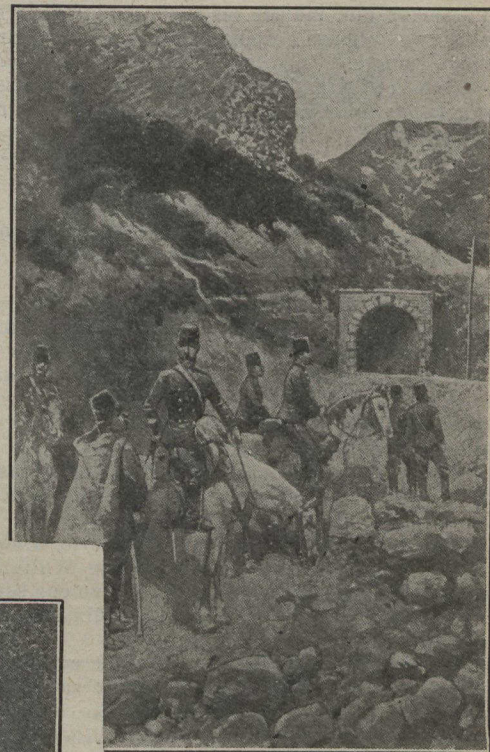
Nul n'a abordé l'étude de la littérature française du Moyen-Age avec plus de zèle, plus de conscience et plus de discernement. Nul n'y a porté plus de lumière que lui. Il a donné la vie réelle à plus d'un fantôme légendaire qui nous apparaissait, au loin, dans la nue. Il nous a exhumé des ancêtres intellectuels. Il a aimé passionnément la science à laquelle il s'était voué.

Dédiant à la mémoire de son père un recueil de quelques-unes de ses magistrales études, il écrivait, en terminant la préface de ce volume: "S'il pouvait les lire, il arriverait à y retrouver, à défaut d'autre mérite, les sentiments qui lui étaient le plus chers et qu'il s'est, dès mon enfance, attaché à m'inculquer: l'amour de l'étude, l'amour de notre vieille poésie, l'amour de la douce France". On pourrait graver cette phrase sur son marbre. Il n'a point souhaité, sans doute, d'autre épitaphe.

* * *

LE CAREME AU VATICAN

Tous les vendredis pendant le carême, le Souverain Pontife, comme le plus humble et le plus zélé



la plaine de Kossovo, considérée comme le paladium de la nationalité. Les Hellènes voudraient absorber au moins l'Empire que la France avait autrefois demandée pour eux.

Au Monténégro de se contenter du district de Scutari. L'Autriche ne laissera jamais les Monténégrins unir leur frontière à celle de la Serbie, car elle réclamera toujours la route de Salonique à travers les vilayets de Kossovo et de Monastir.

Les commerçants italiens des ports de l'Adriatique entretiennent des espérances sur les côtes de l'Albanie.

Mais de toutes les convoitises dont certains vilayets de la Turquie d'Europe se trouvent menacés, les plus ruineuses viennent de la Bulgarie.

En présence des préparatifs de la Turquie pour comprimer l'insurrection grandissante aux abords de la frontière bulgare, les cabinets de Vienne et de Pétersbourg ont fait agréer, par le Sultan, un programme de réformes en Macédoine. L'Allemagne, l'Angleterre, la France et l'Italie ont donné leur assentiment.

* * *

LE MAROC D'AUJOURD'HUI

Depuis trois mois, l'attention de l'Europe se porte sur les affaires du Maroc. Etrange situation que celle de ce pays qui, dans le nord de l'Afrique, à côté de l'Algérie-Tunisie, si florissante, est demeuré aussi impénétré aux Européens et à la civilisation que pouvait l'être l'Algérie au début du XIXe siècle! L'heure est-elle venue où le secret dans lequel vivait et se dissimulait le Maroc va être rompu, où le sort de ce coin d'Afrique va être tranché? Divers symptômes permettent de le croire, et les graves incidents qui se sont produits depuis le mois de novembre dans l'empire du Maghreb ne peuvent être que le prélude d'une révolution, violente ou pacifique, dans ses destinées.

L'idée de nation n'existe pas au Maroc, où chaque tribu tend à garder son originalité et son autonomie. Et par suite, l'autorité du sultan est surtout religieuse: il est le chef de l'Islam au Maroc. Il n'est maître absolu que dans les villes principales: Merrakech (Maroc), Méquinez, Fez, Rabat, etc., et dans les provinces de ces villes.

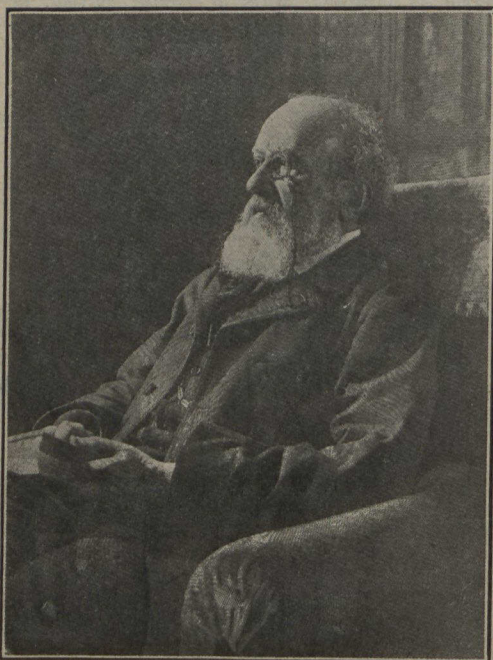
Cette singulière forme de gouvernement provient surtout de la diversité des races qui constituent la population du Maroc. Arabes des plaines, Berbères, Maures chassés jadis d'Espagne, s'y retrouvent et souvent s'y mélangent. L'explorateur, Edmond Doutté, qui a fait de l'ethnographie du Maroc une étude détaillée, confessait dans son rapport de 1901 son embarras à distinguer, par des nuances précises, les principaux groupes ethniques.

* * *

LES TROUBLES EN MACEDOINE.

Les mécomptes de l'administration de la Sublime-Porte, en Macédoine, expliquent encore moins que les rivalités de races, les troubles dont cette province de l'Empire ottoman est le théâtre.

Les Hellènes en Macédoine ont un plus grand nombre de nationaux que les Serbes dont les revendications se portent sur la vieille Serbie et sur



M. MARC SAUVALLE

L'homme du jour dans le journalisme canadien

Notre confrère quotidien, "Le Canada", dont l'apparition a plusieurs fois été annoncée et remise, est maintenant complètement constitué, et son premier numéro paraît lundi. Nous sommes heureux de saluer l'entrée en lice du nouvel organe du parti libéral, qui vient élargir le champ du journalisme français. Nous lui souhaitons bien volontiers longue vie et grand succès.

Nous avons déjà publié dans l'"Album Universel" le portrait du directeur-gérant du "Canada", M. Godfroy Langlois, ancien rédacteur en chef de "La Patrie", et nous sommes heureux de fournir aujourd'hui à nos lecteurs quelques notes biographiques personnelles et professionnelles sur M. Marc Sauvalle, un vétéran de la presse mont-réalaise, qui est appelé au poste de rédacteur en chef du "Canada", et qui a joué un rôle varié et accidenté dans notre journalisme français, où il ne compte d'ailleurs que des amis, dans tous les camps.

C'est par un beau jour du 14 juillet 1884 que Marc Sauvalle débarqua sur nos bords et tomba comme une bombe dans les bureaux de "La Patrie". Beaugrand et Fréchette étaient en train de lire dans les colonnes du "Courrier des États-Unis" de la veille, l'odyssée d'un journaliste français récemment expulsé de Mexico par les ordres du dictateur Gonzalez, pour avoir voulu s'immiscer d'une façon trop intime dans les démêlés fort embrouillés qui avaient surgi entre le président de la République mexicaine et les contribuables de cet heureux pays, fatigués d'être pressurés d'une main trop lourde.

Lorsqu'il fit passer sa carte aux deux journalistes canadiens, ceux-ci s'arrêtèrent net dans leur lecture.

—Mais, demanda Beaugrand, est-ce de vous qu'il s'agit dans ce journal? — Certainement, messieurs, vous avez devant vous l'"expulsé!"

La connaissance fut vite faite, et ce jour-là, Sauvalle mouilla la première fois ses lèvres de l'eau du Saint-Laurent, en compagnie de ses nouveaux confrères, dont l'amitié solide a résisté jusqu'à ce jour à bien des tribulations et des incidents. On monta en voiture pour se rendre au Consulat de France, où présidait ce charmant compagnon maintenant disparu, Ovide Perrault, qui avait endossé la grande tenue pour se rendre à la Fête française, à l'île Sainte-Hélène. C'est sous ce gracieux patronage que le présent rédacteur en chef du "Canada" fit son entrée dans la société canadienne et française de Montréal, dont il a été depuis lors une des personnalités les plus en vue.

Né au Havre, en 1857, M. Marc Sauvalle, après de fortes études au lycée de cette ville et au collège Ste-Barbe, à Paris, entra à l'École militaire de Saint-Cyr; sorti dans un bon rang avec son brevet de lieutenant, il passa ensuite par l'École de Saude pépinière des officiers de cavalerie, et servit deux ans au 5e Cuirassiers. C'était alors l'époque du calme absolu dans l'armée française; la fièvre des guerres coloniales ne se dessinait pas encore, et les chances d'avancement étaient minces. De sang normand et aventureux, élevé au bord de la mer, devant les vastes horizons, le futur journaliste se sentait mal à l'aise et s'accommodait mal des rigueurs du service. En 1880, il donna sa démission et partit pour l'Amérique. Sa première visite fut pour la Louisiane et le Texas, où il courut les aventures qu'il a racontées dans un livre charmant, maintenant épuisé, et qu'il devrait bien réimprimer: "Louisiane, Mexique et Canada"; entretemps, il collaborait à l'"Abeille" et au "Propagateur catholique de la Nouvelle-Orléans"; puis en 1882, il gagnait le Mexique et prenait la rédaction en chef du "Trait d'Union", position qu'il occupa jusqu'à l'aventure dont nous avons parlé et à la suite de laquelle il vint au Canada.

Dès ses débuts parmi nous, M. Sauvalle se trouva intimement lié à notre mouvement politique; il y a peu de journaux publiés dans ces vingt dernières années auxquels il n'ait pas appartenu ou collaboré. Entré comme rédacteur auxiliaire à "La Patrie", dont Louis Fréchette était le rédacteur en chef, il collabora à "La Presse" lors de sa fondation, en 1884, par M. W. Blumhart; en

1885, il succédait à M. Fréchette à "La Patrie", qu'il quitta en 1889 pour fonder l'"Agence de l'Électeur", à Montréal. Après les élections de 1890, l'hon. M. Mercier récompensa ses services en le nommant au poste de protonotaire au Palais de Justice de Montréal; mais la démanigaison d'écrire tenait trop fort notre confrère pour qu'il se contentât de grossayer des plumitifs; lorsque l'orage s'accumula sur la tête de son ancien chef, il prit la rédaction du "National", devenu journal quotidien, et fit une campagne à mort contre les Petits Bancs. Mercier tomba et Sauvalle fut décapité instantané. Il fut recueilli par le "Cultivateur", que M. Tarte avait amené à Montréal. Après la chute de ce journal, en 1893, Sauvalle dut se lancer dans l'exploitation de feuilles éphémères; "La Réforme Municipale", "Le Réveil" succombèrent successivement entre ses bras; en 1893, il rentra de nouveau à "La Patrie" et reprenait son ancien siège, qu'il conserva deux ans et où lui succéda M. G. Langlois, aujourd'hui son collègue au "Canada"; de 1895 à 1896, nouvelle période de massacre folliculaire; "La Bataille", "La Libre Parole", "Les Annales Criminelles", "La Mode Nouvelle" s'affaissaient encore sous le



MARC SAUVALLE
Rédacteur en chef du "Canada."

poinds de ses écrits; entre temps, il collabora au "Signal", au "Canada", et en 1897, il entra à "La Presse" comme correspondant parlementaire, où il se crée une réputation dans toute la province par ses lettres de "Pascal".

Dans les loisirs que lui laissaient ses devoirs parlementaires, il écrivait encore dans la "Gazette de Berthier", "Le Salaberry", "L'Avenir", "Le Courrier de Sorel", "Le Petit Journal", "L'Économiste Canadien", et même dans "Le Pionnier", à ses débuts. Au mois de juillet de l'année dernière, il sortait de "La Presse" et reprenait pour la troisième fois le chemin de "La Patrie", dont il est sorti au mois de décembre pour s'occuper de la formation du nouveau journal, le "Canada", où il va continuer ses travaux parlementaires en même temps qu'il en dirigera la rédaction politique.

Si l'on songe que ces allées et venues ont été entrecoupées de campagnes politiques nombreuses et sévères et agrémentées de travaux auxquels nous devons "Louisiane, Mexique et Canada", déjà cité, un "Manuel des Assemblées délibérantes", un "Guide du Conciliateur", un "Recueil de discours", des brochures, des conférences, etc., on voit que notre confrère peut se flatter d'avoir déjà bien rempli sa carrière.

M. Sauvalle a été l'ami et le contemporain des grands journalistes disparus: Provencher, Faucher de St Maurice, Achintre, Buies, Tassé, Gélinas, F.-X. Trudel, Savary et bien d'autres. C'est à cette école qu'il s'est formé un jugement sain et vif. Apte à saisir les situations, il y a acquis une

connaissance complète de notre politique, et est devenu un auxiliaire précieux pour un journal de lutte.

Très maître de sa langue, doué d'un style vigoureux, souvent imagé; très calme mais incisif, c'est un combatif que la tourmente n'effraie pas. Il a reçu beaucoup de coups et il en a largement donné sa part comme il convient dans le journalisme militant; mais, une fois la plume posée, c'est le plus charmant compagnon du monde, gai, affable, bon garçon et parfait camarade. Il mérite pleinement la confiance dont il vient d'être honoré par ses chefs et ses amis politiques.

JEAN CANADIEN.

HISTOIRE DU SÉMINAIRE DE NICOLET

Cet ouvrage en deux volumes, annoncé depuis quelques années, vient de voir le jour. Il sort de l'imprimerie Beauchemin, de Montréal, si avantageusement connue du public, et revêt une toilette qui prévient tout d'abord favorablement le lecteur: format bien proportionné, papier choisi, excellente impression.

Mais, ces qualités matérielles, si intéressantes qu'elles soient, ne sont pour ainsi dire qu'un pâle reflet du grand intérêt qui remplit toutes les pages de l'Histoire du Séminaire de Nicolet.

Cette brillante institution, venant la troisième en date de naissance, après celles de Québec et de Montréal; fondée et favorisée par des évêques comme Messieurs Plessis, Panet et Signay; dirigée par des prêtres tels que Messieurs Raimbault, Leprohon, Ferland, Caron, Gélinas et autres; éducatrice de milliers et de milliers d'enfants dont un nombre remarquable ont occupé d'éminentes positions dans l'Église, dans la société, et illustré par la plume ou la parole leur nationalité canadienne-française; cette brillante institution, disons-nous, avait plus d'un titre à avoir son Histoire.

Rien de plus vrai; mais il fallait une plume pour l'écrire dignement; il fallait un travailleur pour entreprendre et mener à bon terme une pareille entreprise.

Ce talent, ce bénédictin se sont rencontrés dans la personne de Monsieur l'abbé Douville, le supérieur actuel du Séminaire de Nicolet.

Très intelligent, très studieux et capable d'une longue application, condisciple redoutable de l'illustre abbé Maurault, il fit avec grand succès son cours d'études classiques. Professeur de physique, de chimie, préfet des études, examinateur des étudiants en Droit et en Médecine, il s'acquies bientôt une réputation qui franchit les murs du Séminaire.

Entre-temps, il s'exerçait à l'art d'écrire, il collaborait à certain journal, il recueillait par ci, par là, des notes sur divers sujets, en particulier sur tout ce qui intéressait sa chère maison: exercices qui le préparaient à la rude tâche qu'il vient d'accomplir si heureusement.

Nous disons rude tâche. En effet, ce n'était pas un léger travail que de recueillir, épars dans différentes archives, tous les documents qui composent l'Histoire en question; de les classer avec ordre et de les citer à propos; d'apprécier avec justesse, avec impartialité, les événements—heureux ou fâcheux—qui ont accompagné la fondation du Séminaire et les autres phases de son existence.

La forme de cet ouvrage nous paraît réunir les principales qualités du style historique. Simple, grave, léger parfois, tantôt nombreux, tantôt concis, toujours correct et élégant, clair et facile, ce style, par sa variété, sait agréablement soutenir l'attention du lecteur.

Aussi, aimons-nous à penser que la lecture de l'Histoire du Séminaire de Nicolet sera pour les amateurs de la bonne littérature, ce qu'elle a été pour nous: un véritable régal littéraire.

J. E. PANNETON, Ptre.

PENSÉES

Dieu n'a pas condamné l'homme au travail, il l'a condamné à la vie, en lui accordant le travail comme circonstance atténuante. — ERNEST LEGOUVE.

Le dévouement n'a tout son prix qu'autant qu'on l'ignore et qu'il n'a pas de témoins pour l'applaudir. — FRANCIS GARNIER.

PAGE LITTÉRAIRE

MON VIEUX TAMBOUR-MAJOR

Faisant allusion à mon goût si vif pour l'armée et pour le soldat, un de mes confrères, qui m'offrait, l'autre jour, un livre sur un vieux héros du premier Empire, l'orna de cet "ex-dono" :

"A l'Académicien qui suit les régiments."

La dédicace flatte mes passions et m'est agréable. Par malheur, j'en suis indigne. Hélas ! je n'ai plus mes jambes de quinze ans et ne puis régler longtemps ma marche sur le rythme des tambours ou sur le pas redoublé joué par la bande martiale des musiciens. Bien vite, je perds de vue le cuivre éclatant des ophicléides ; les pelotons, l'un après l'autre, me dépassent, et je vois, enfin, s'éloigner les derniers sacs sur le dos des hommes de l'arrière-garde.

Quand j'étais petit, ah ! par exemple, c'était une autre paire de manches, et j'emboîtai le pas à la compagnie des sapeurs, — des sapeurs d'autrefois, en bonnet à pois, en large tablier de cuir jaune, la hache sur l'épaule, et barbus comme des fleuves d'allégorie. Car, alors, un régiment n'était pas, comme aujourd'hui, un troupeau d'adolescents vêtus de capotes d'hôpital. Soit dit sans les offenser, nos chers petits soldats. Ils ont, dans les veines, notre vieux sang de bataille, et je suis sûr qu'ils valent leurs anciens. Ce sont des coeurs bien français qui battent sous leurs uniformes économiques.

Qu'on me permette, pourtant, de regretter la pompe militaire de jadis. Qu'est-ce que c'est qu'une musique sans chapeau chinois ? Et le tambour-major ! Qu'a-t-on fait du tambour-major ? Sans doute, c'est encore un assez bel homme, et, grâce aux dieux ! on lui a laissé sa canne. Mais que sont devenus les galons qui lui montaient jusqu'à l'épaule, et son poitrail d'or, et l'énorme colback au plumet gigantesque, qui l'obligeait à baisser la tête pour passer sous la porte Saint-Denis ?

Non, ce n'est pas parce que j'étais alors haut comme une botte que le tambour-major me paraissait un géant. Je parlerais qu'on a, maintenant, moins d'exigence pour la taille.

Qu'il était beau ! Même en peinture. Car c'était souvent son image qui servait d'enseigne aux bureaux de remplacement militaire. Encore un de mes plus émouvants souvenirs d'enfance, ces tableaux des "marchands d'hommes". Avec eux a disparu un détail amusant et pittoresque de la rue à Paris. Il y en avait de superbes, représentant un petit fantassin, un "Marie-Louise", en habit étriqué et en guêtres hautes, qui plantait le drapeau sur un bastion conquis, ou bien encore le Grand Empereur, le Petit Caporal, décorant de sa main un grenadier.

O folle tête d'enfant ! Grelot où sonnait la gloire ! Etre soldat ! Oh ! si j'avais eu l'âge !... Et ces grossières images me grisaient, me versaient l'héroïsme, comme la harangue et les verres de vin d'un sergent racoleur du vieux temps, sur le quai de la Ferraille.

* * *

Tout cela, voyez-vous, parce que j'étais né et que j'avais grandi à l'ombre du dôme des Invalides.

Mon père, homme de flânerie et de rêve, aimait les longues promenades dans les quartiers solitaires. Nous partions, ma petite main dans la sienne, et, d'instinct, il allait vers les espaces mélancoliques, vers le Champ-de-Mars ou l'Esplanade, qui étaient proches de chez nous. Sur les boulevards — alors presque déserts et encore champêtres — qui rayonnaient autour de l'École militaire, nous rencontrions, de temps en temps, un couple de pioupious ou quelque vieux débris des anciennes guerres, en casquette à cocarde, qui claudicait sur sa béquille et promenait ses glorieux rhumatismes sous les vieux ormes. Parfois, le vent nous apportait, du côté des casernes voisines, un sourd roulement de tambour ou la courte et grêle sonnerie d'une trompette. Nous passions devant des cabarets — maisons basses, aux murs couleur lie de vin et flanquées d'un maigre jardin à tonnelle — qui s'appelaient "Grand Vainqueur" ou la "Buvette d'Austerlitz". Près de la porte, était collée une affiche enluminée : "Bonne bière de Mars", où l'on voyait deux Vieux de la Vieille, un lancier rouge et un voltigeur, attablés devant une bouteille de grès dont le jet de mousse formait ar-

cade et retombait de lui-même dans un verre. C'était la traduction naïve d'un couplet de Béranger, que j'avais entendu fredonner par mon père :

Non, l'Amitié qu'on regrette
N'a pas quitté nos climats ;
Je la trouve, à la guinguette,
Assise entre deux soldats.

Tout, dans cette banlieue triste et grandiose, évoquait des idées militaires. Au bout de ces avenues, aux arbres alignés comme des fantassins à la parade, se dressait le dôme de Mansard, le monstrueux casque d'or.



FRANCOIS COPPEE

Quand il y avait, au Champ-de-Mars, exercice à feu, nous allions par là, attirés par le crépitement de la mousqueterie. On ne permettait pas d'approcher ; mais je voyais manoeuvrer de loin les régiments, comme si se fussent animés, pour mon plaisir d'enfant, mes soldats de plomb, mon infanterie lilliputienne. Les colonnes défilaient, se rompaient par sections pour se reformer aussitôt, et brusquement, s'alignaient en bataille, avec une symétrie mécanique. Et c'était alors des feux de pelotons, des décharges rauques, rappelant le bruit d'une soie déchirée, qui me faisaient sauter le coeur. Soudain, tout changeait. La troupe se mandait :

massait en carré. Une voix très lointaine com-

— Feu à volonté...

J'entends encore les coups secs de la fusillade, je vois luire les brefs éclairs dans la fumée blonde ; et, bientôt, le nuage devient tellement épais qu'on distingue à peine les pantalons rouges.

C'était délicieux ! Dans mes promenades avec mon père, à la moindre détonation, je le tirais par le bras, et, d'une voix suppliante :

— Papa, allons vite, je t'en prie !... On fait la petite guerre !...

Lorsque le Champ-de-Mars était désert, nos pas se dirigeaient d'eux-mêmes vers l'Esplanade. Là, sur la plate-forme, au delà du fossé monumental, les canons triomphaux arrondissaient leurs bouches ténébreuses. Tout de suite, le désir me prenait de les voir de près, de les toucher. Nous franchissions la belle grille, — car mon excellent père cédait à tous mes caprices — et je m'approchais, tout ému, des vieux trophées.

Ils étaient alors muets, endormis, les monstres de guerre ; mais je savais bien qu'ils vivaient, qu'ils se réveillaient quelquefois ; car, aux jours de fête, leurs rudes aboiements faisaient trembler les vitres, à la maison. J'en avais donc un peu peur, au fond ; mais ils m'attiraient, me fasci-

naient, comme, dans les cauchemars, ces bêtes effrayantes, fantastiques, qu'on ne peut s'empêcher de regarder. Je les connaissais tous, les énormes, ceux du dey d'Alger, qui gisent sur le sol comme les ruines d'une colonnade, et les mortiers, accroupis dans une pose de crapaud, et la longue et fine pièce dont l'airain s'enroule en forme torse, et celle sur laquelle rampe une chimère, et les deux plus magnifiques, — des austro-espagnols, je crois, — où sont gravés d'orgueilleux blasons et sur qui s'effarent des aigles héraldiques.

Un invalide à jambe de bois, avec deux canons de drap rouge sur sa manche, et le coupe-choux au bout d'une ouffleterie, montait la garde derrière les lourdes culasses. Mais, sur un signe de mon père, le vieil artilleur souriait au gamin et le laissait grimper sur les affûts. Et j'avais alors cette joie, — oui, cette joie ! — de pa'per le bronze, glacé par le vent du Nord ou attiédi par le soleil d'été.

* * *

...Je n'étais qu'un enfant, et tous les enfants rêvent d'être soldat. Il n'y avait, chez moi, aucun phénomène d'atavisme, et, dans ma pacifique famille, je ne voyais pas, suspendu à la muraille, "quelque vieux sabre paternel", comme dit Victor Hugo. Je n'ai rien d'un homme d'action, et aujourd'hui, en y réfléchissant, je crois même que j'aurais fait un médiocre troupier. Cependant, j'ai conservé le goût des choses de l'armée et, quand un régiment passe, malgré mes soixante et un ans, je marque le pas, pendant un moment, à la batterie des tambours. Ce n'est là que l'impulsion naturelle de ma race, l'instinct commun à tous les Français.

Eh bien ! je suis heureux de le retrouver en moi et de me souvenir qu'il y a toujours existé.

A l'heure qu'il est, bien que formidablement armés, nous protestons sans cesse de notre horreur de la guerre, et quiconque parle de gloire militaire est dédaigneusement traité de chauvin. Prenons-y garde. Il ne faudrait pas que ce besoin de paix, très légitime d'ailleurs, nous émasculât et détruisît, à la longue, notre tempérament guerrier, notre première vertu nationale. Le sang versé, c'est affreux ! Mais l'histoire est là pour nous rappeler que tous les édifices, sous lesquels tâche de s'abriter la société des hommes, n'ont pas eu d'autre ciment.

Maintenons la paix tant que nous pourrons, soit ; mais laissons nos enfants jouer aux soldats.

FRANCOIS COPPEE,
de l'Académie française.

BOUQUET DE PENSÉES

Le suicide : l'héroïsme des lâches. — REMY SAINT-MAURICE.

* * *

Le savoir, chez la femme, ne fait pas bon ménage avec le naturel et la simplicité. — ARVEDE BARINE.

* * *

On meurt pour sa famille, pour sa patrie ; à moins d'être un Dieu, on ne meurt pas pour l'humanité. — G.-M. VALTOUR.

* * *

Il y a un public, au théâtre, qui ne s'amuse jamais tant que lorsqu'il pleure. — ARMAND SILVESTRE.

* * *

Les foules sont aveugles, violentes ou lâches à plaisir, et une poignée d'agités, dans une assemblée, suffit pour en faire une foule.

* * *

Pour les âmes de bonne volonté, il n'est pas une minute dans la vie qui n'ait son devoir. — JULES LEMAITRE.

* * *

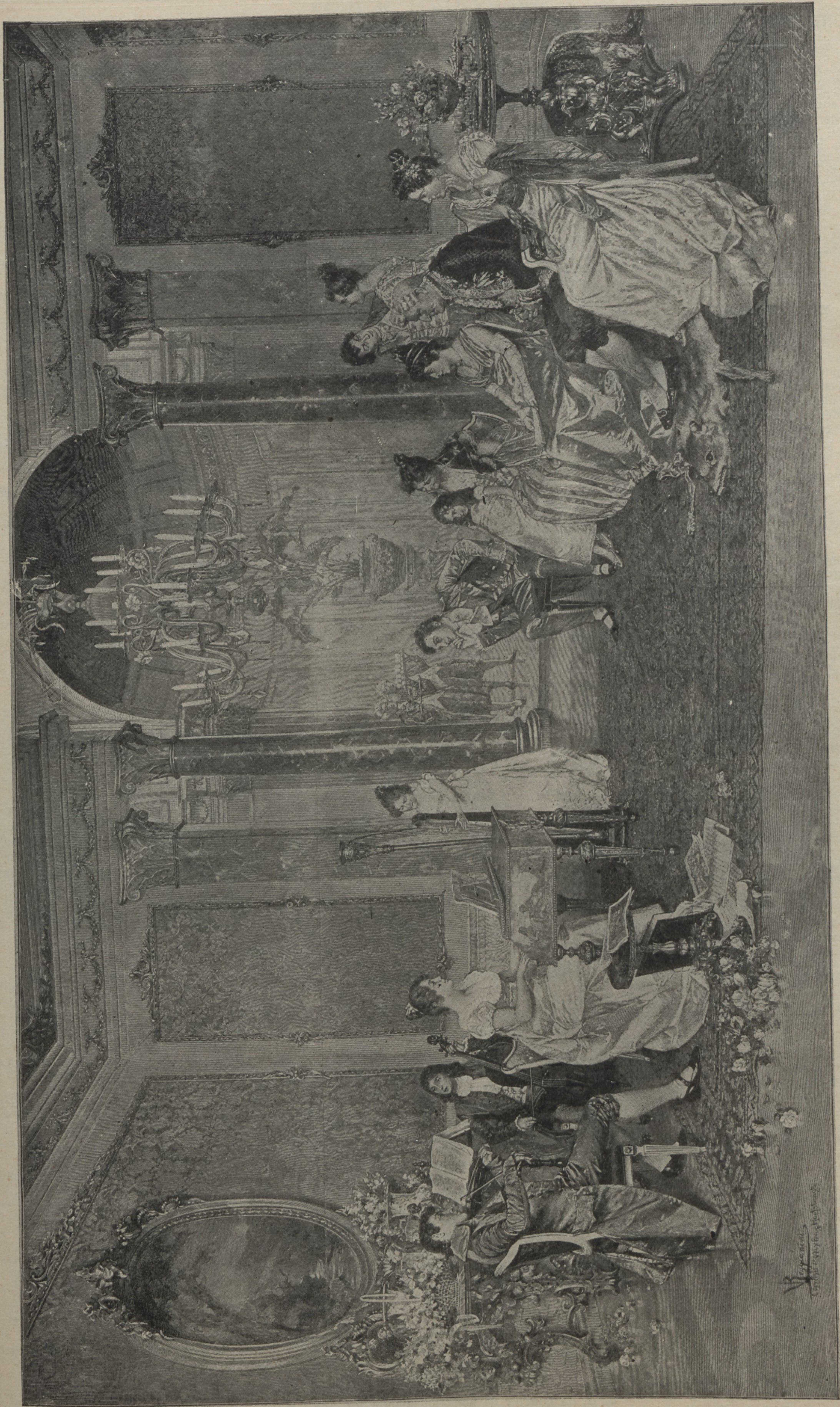
Toutes les rumeurs sociales bruissent dans la moindre question d'éducation, comme l'Océan bruit dans un coquillage. — DE MAULDE DE LA CLAVIERE.

* * *

L'idée religieuse vit et agit dans les races humaines, comme la sève des arbres sous l'écorce ; elle fait tour à tour leur grandeur et leur déchéance. — EDGAR QUINET.

* * *

Il n'y a d'oeuvre philanthropique que celle qui aide un homme à s'aider lui-même ; l'homme qui demande qu'on le porte ne vaut pas la peine d'être porté. — LE PRESIDENT ROOSEVELT.



BEAUX-ARTS ; CONCERT—(d'après le tableau de V. Reggianini)

V. Reggianini
L'Espresso

UNE PAGE CHOISIE

Par Gaston Paris

Gaston Paris, dont nous publions aujourd'hui le portrait, a eu surtout le mérite de vulgariser un grand nombre de récits ingénieux et ingénus d'auteurs oubliés du Moyen-Age. Nous avons choisi, dans son oeuvre, deux morceaux qui constituent de très-curieux spécimens de l'ancienne littérature narrative et qui montreront, en même temps, à nos lecteurs avec quelle habileté le savant philologue a su les adapter au génie actuel de notre langue.

En apprenant la mort de Gaston Paris, nous avons cru intéresser les lecteurs de l'« Album Universel » en leur procurant une page choisie, qui survit au grand écrivain disparu.

I. — MERLIN-MERLOT (1)

Il y avait, jadis, un pauvre homme qui nourrissait à grand-peine sa femme et ses deux enfants en allant chaque jour, avec un petit âne qu'il avait, couper des branchages qu'il vendait à la ville. Un jour d'hiver, il faisait si froid qu'il ne put même manier sa serpe et qu'il lui fallut cacher ses mains transies dans son vêtement. Il s'assit alors au pied d'un arbre et se mit à pleurer :

— Hélas ! dit-il, que ma vie est dure ! Si Dieu voulait me faire une grâce, c'est la mort qu'il m'enverrait.

Comme il se lamentait ainsi, il entendit une voix qui l'appelait par son nom. Il regarda de tous côtés et ne vit personne.

— Qui m'appelle ? dit-il en tremblant.

— C'est moi, Merlin, qui vis dans le bois (2) et qui ai pitié de toi. Je te rendrai riche pour le reste de tes jours, pourvu que tu ne te montres pas ingrat, et que, te souvenant toujours que tu as été pauvre, tu aies pitié des malheureux. Rentre chez toi. Sous le pommier qui est au bout de ton jardin, tu trouveras, en creusant la terre, un grand trésor. Fais-en bon usage, et n'oublie pas, chaque année à pareil jour, de revenir ici me parler.

Le vilain, le coeur plein de joie, rentra chez lui, menant son âne sans l'avoir chargé. Quand sa femme le vit venir ainsi, vous pouvez croire qu'elle ne lui fit pas bon accueil.

— Fainéant ! malheureux ! lui dit-elle, de quoi vivrons-nous, tes enfants et moi ?

— Tranquillise-toi, femme. Un peu de patience, et nous n'aurons plus de soucis.

Et il lui raconta ce qui lui était arrivé. Ils prirent chacun un pic et creusèrent sous le pommier. Bientôt, ils trouvèrent le grand trésor et l'emportèrent dans leur maison.

Ils ne changèrent leur manière de vivre que petit à petit, pour ne pas faire trop parler les gens. Le vilain continua d'abord d'aller au bois tous les jours, puis il n'y alla plus qu'une fois la semaine, puis une ou deux fois par mois, et, enfin, cessa d'y aller, vendit son âne et vécut en bourgeois. Il acheta des maisons en ville et des champs aux alentours, et, bientôt, il fut entouré d'amis et de parents qu'il ne s'était jamais connus. Il ne songeait qu'à vivre à son aise et ne se souciait guère des pauvres.

Chaque année, cependant, il ne manquait pas d'aller au bois et de rendre compte à Merlin de ses succès.

— Monseigneur Merlin, lui disait-il, je suis, grâce à vous, riche et heureux.

— Bien, répondait la voix ; pense à ma recommandation.

Une fois, il vint au bois, et appela son bienfaiteur :

— Sire Merlin ! j'ai à vous demander une chose. Je voudrais être prévôt de la ville.

— Va ; tu le seras d'ici un mois ; mais n'oublie pas ce que je t'ai dit.

Au bout d'un mois, en effet, il était nommé prévôt. Il ne fit pas bon usage de son pouvoir : il le mit au service des riches et des puissants, il oppri-

ma les petits et les faibles. Il en est souvent ainsi : celui qui est venu de plus bas est le plus orgueilleux et le plus dur.

Après quelque temps, le jour étant revenu de sa visite au bois, il s'y rendit avec une nombreuse suite à cheval, et, faisant arrêter ses gens à la lisière, il entra dans le bois et vint à la place habituelle.

— Merlin ! dit-il, es-tu là ? J'ai besoin de te parler.

— Qu'y a-t-il ? dit la voix. N'es-tu pas satisfait ?

— Je ne me plains pas pour ce qui me regarde ; mais c'est de mes enfants qu'il s'agit. Mon fils a étudié, il lit dans les livres latins, il a maintenant vingt-cinq ans, et je voudrais qu'il fût évêque de la ville à la place de celui qui vient de mourir. Ma fille est d'âge à se marier ; je voudrais qu'elle épousât le fils du seigneur qui possède le plus grand fief du pays.

— C'est bien, je t'accorde tes deux demandes ; mais pense à toi.

Il partit, sans songer à autre chose qu'aux bonnes fortunes qui allaient encore lui échoir. Bientôt après, on élisait son fils évêque, et le fils du seigneur demandait la main de sa fille. On fit de grandes fêtes pour ces deux événements, et l'orgueil du vilain enrichi ne fit que croître.

Un jour, il dit à sa femme :

— C'est demain le jour où, suivant la coutume, je dois aller au bois trouver Merlin ; c'est vraiment une sottise corvée. Je n'ai plus besoin de ce Merlin ; n'est-il pas inutile de me déranger ainsi pour rien ?

— Sire, lui dit sa femme, allez-y encore cette fois, et dites-lui que c'est la dernière, et que vous en avez assez de ces visites.

Le lendemain, il se leva, mit son plus riche costume et, accompagné de ses gens, se dirigea vers le bois. Il y entra tout seul, et cria :

— Eh ! Merlot ! Je t'attends. Viens vite, je suis pressé de rentrer chez moi.

La voix lui répondit de dessus un arbre :

— Que me veux-tu ? Ton cheval a failli m'écraser, tant tu t'avances sans précaution.

— Je suis venu prendre congé de toi et te dire que je ne peux vraiment pas me donner la peine de venir si souvent aussi loin de chez moi. Je n'ai plus rien à te demander : adieu !

— Ah ! vilain, vilain, tu ne plainais pas ta peine quand tu venais chaque jour ici, avec ton âne, charger du bois pour gagner ton pain ! J'ai mal employé mes bienfaits. Tu m'appelais d'abord « monseigneur Merlin », puis tu m'as dit « sire Merlin » tout court, et, maintenant, c'est « Merlot » : tu trouves même au-dessous de toi de me donner mon vrai nom. Tu as été ingrat envers moi et dur envers les autres ; tu ne t'es pas rappelé que tu avais été pauvre, tu as méprisé et maltraité ceux dont tu aurais dû adoucir le sort. Va-t'en : je n'ai plus rien à te dire ; mais sache que tu tomberas aussi bas que tu étais monté haut.

Le vilain ne se troubla guère des menaces de la voix. Il rentra chez lui et dit à sa femme qu'il en avait fini avec ces visites humiliantes. Mais, bientôt, les malheurs commencèrent à fondre sur lui. Ce fut, d'abord, sa fille qui mourut, et, comme elle ne laissait pas d'enfants, toutes les grandes richesses qu'il lui avait données allèrent à son mari et furent perdues pour lui. Puis, son fils l'évêque fut convaincu de mauvaise conduite et d'ignorance et honteusement déposé. Enfin, le prince auquel appartenait la ville y vint pour chercher à rassembler quelque argent à cause d'une guerre qui l'obligeait à de grandes dépenses. On lui dit que le prévôt avait plus d'or et d'argent que tous les banquiers de Cahors ; il le fit venir devant lui et lui demanda ce qui en était. L'autre dit qu'il ne possédait rien, et le prince, qui savait à quoi s'en tenir, jura, puisqu'il mentait ainsi, qu'il ne lui laisserait en effet. Il fit vendre ses maisons et ses terres, saisir ses trésors, et le jeta lui-même en prison, l'accusant de l'avoir trompé dans sa gestion des deniers publics.

Quand il sortit de là, il ne lui restait pas de quoi prendre un seul repas ; ce fut en vain qu'il s'adressa à ceux qui l'avaient entouré et flatté du temps de sa fortune : tous le repoussèrent, et les pauvres gens virent, dans sa chute, une punition d'en haut. Il fut bien heureux, ayant amassé quelques deniers à force de travail et de privations, de pouvoir de nouveau acheter un âne. Il retourna chaque jour au bois et usa ainsi pénible-

ment sa vie, puni de son ingratitude, de son orgueil et de sa dureté de coeur.

II. — LA SACOCHE PERDUE (3)

Un marchand venait d'une foire où il avait fait de très grandes affaires ; il avait mis tout son gain, en belles pièces d'or, dans une grande sacoche de cuir, et rentrait joyeux dans son pays. En traversant la ville d'Amiens, il passa devant une église. Il alla faire ses prières, comme il en avait l'habitude, devant l'image de la mère de Dieu, et posa la sacoche devant lui. Quand il se releva, une pensée où il était enfoncé la lui fit oublier, et il s'en alla sans la prendre.

Il y avait, dans la ville, un bourgeois qui, lui aussi, avait coutume d'aller faire ses oraisons devant la benoîte mère de Dieu. Il vint, peu après, s'agenouiller à la place que l'autre avait quittée ; il trouva la sacoche, qui était scellée et fermée d'une serrure, et comprit bien qu'elle devait renfermer beaucoup d'argent.

Il s'arrêta, tout étonné :

— Eh ! Dieu, dit-il, que vais-je faire ? Si je fais savoir par la ville que j'ai trouvé ce grand avoir, tel le réclamera qui n'y a pas droit.

Il se décida à la garder jusqu'à ce qu'il en entendit des nouvelles dignes de foi. Il rentra chez lui, mit la sacoche dans un coffre, puis vint à sa porte, et, avec un morceau de craie, y écrivit en grosses lettres :

« Si quelqu'un a perdu quelque chose, qu'il s'adresse ici. »

Le marchand, ayant continué sa route et étant sorti de sa pensée qui l'avait distrait, tâta autour de lui, croyant trouver sa sacoche, mais il ne la trouva pas.

— Hélas ! s'écria-t-il, j'ai tout perdu ! Je suis mort ! je suis trahi !

Il revint à l'église, espérant que la sacoche y était encore : elle n'y était pas. Il alla trouver le curé et lui demanda des nouvelles de son argent : le curé n'en savait rien. Il sortit de l'église tout troublé et se mit à errer par la ville.

En passant devant la maison du bourgeois qui avait trouvé la sacoche, il vit les lettres écrites sur sa porte. Il accosta le bourgeois, qui se trouvait sur le seuil :

— Etes-vous, lui dit-il, le maître de cette maison ?

— Oui, sire, tant qu'il plaira à Dieu. Que vous plaît-il ?

— Ah ! sire, pour Dieu, dites-moi qui a écrit ces lettres à votre porte ?

Le bourgeois feignit de n'en rien savoir.

— Bel ami, dit-il, il passe par ici bien des gens, surtout des clercs ; ils écrivent des vers ou ce qui leur passe par la tête. Mais, est-ce que vous avez perdu quelque chose ?

— Perdu ! certes, j'ai perdu le meilleur de mon bien.

— Mais quoi au juste ?

— Une sacoche toute pleine d'or, scellée et fermée d'une serrure.

Et il décrivit la serrure et le sceau.

Le bourgeois reconnut sans peine qu'il disait la vérité ; il le mena dans sa chambre, lui montra la sacoche et lui dit de la prendre. Le marchand, voyant ce bourgeois si plein de loyauté, resta quelque temps sans rien dire.

— Beau sire Dieu, pensait-il, je ne suis pas digne d'avoir le trésor que j'avais amassé. Ce bourgeois en est plus digne que moi. Sire, dit-il, cet argent sera mieux placé dans vos mains que dans les miennes ; je vous le donne, et je vous recommande à Dieu.

— Ah ! bel ami, dit le bourgeois, prenez votre argent ; je n'y ai pas droit.

— Non, dit le marchand, je ne le prendrai pas ; je m'en irai pour sauver mon âme.

Et il s'enfuit en courant.

Quand le bourgeois le vit qui fuyait ainsi, il se mit à courir après lui en criant :

— Au voleur ! au voleur ! arrêtez-le !

Les voisins, l'entendant, arrivèrent, arrêtrèrent le marchand et l'amènèrent au bourgeois.

— Que vous a-t-il volé ? lui dirent-ils.

— Certes, seigneur, il veut me voler mon honneur et ma loyauté, que j'ai gardés toute ma vie.

Il leur raconta la chose comme elle était. Et, quand ils surent la vérité, ils obligèrent le marchand à reprendre son argent.

GASTON PARIS,

de l'Académie française.

(1) Ce joli conte, de provenance orientale, est extrait d'un petit poème du treizième siècle, en vers de huit syllabes.

(2) Merlin est un personnage d'origine celtique, qui se présente, dans les récits du moyen âge, sous deux formes différentes : tantôt, c'est un devin et sorcier qui vit parmi les hommes ; tantôt, comme ici, c'est une sorte de sylvain qui vit dans les forêts et apparaît de temps en temps.

(3) Extrait d'un sermon prêché, vers 1260, dans la cathédrale d'Amiens.

LES MERVEILLES DE LA SCIENCE

Vulgarisation des découvertes relatives à la télégraphie sans fil

Sans fils conducteurs, sans support et sans guide, faire cheminer la pensée immatérielle à travers l'atmosphère impalpable, n'est-ce pas là, parmi les découvertes modernes, l'une des mieux faites pour confondre l'imagination, et n'avons-nous pas lieu d'être fiers en songeant que le principe, fécond en conséquences, en est dû à un savant français ? Quels sont les derniers progrès de la télégraphie sans fil ? Quelles applications peut-on espérer d'en tirer ? Questions passionnantes par l'attrait du merveilleux scientifique et dont la solution aurait d'inappréciables conséquences au point de vue de nos intérêts nationaux.

Un navire est sur l'océan ; la nuit et la brume l'enveloppent ; la mer démontée menace de le jeter à la côte. Où est-il ? Il l'ignore. De quel côté doit-il se diriger pour échapper au danger qui le menace ? Aucun phare ne peut l'avertir ; si puissants que soient ses feux, ils ne parviendraient pas à percer l'épais brouillard. Aucun signal sonore ne pourrait non plus dominer le fracas des vagues. Mais voici que, d'un mystérieux appareil abrité dans la chambre de veille du commandant, éclate une étincelle, puis une autre et une autre encore, et que, bientôt, sur un mince ruban de papier qui se déroule s'inscrivent des signes, traits et points, identiques à ceux du télégraphe Morse, et dont la suite correspond à des mots.

D'où viennent ces ignes ? D'où vient ce message qui semble tomber du ciel en furie ? Demandez-le à l'étincelle dont la vibration, transmise à travers brume et tempête, est allée réveiller au loin, dans un port, dans un sémaphore, parfois à deux ou trois cents kilomètres, un appareil similaire qui a répondu aux questions du navire en danger. Grâce à ce message, le navire connaît sa situation sur l'Océan, il ne risque pas d'aller s'ou-



UN POSTE DE TELEGRAPHIE SANS FIL. — COMMENT ON EXPEDIE UN MESSAGE. — En appuyant sur un levier, l'expéditeur fait éclater, entre les deux boules de cuivre visibles sur notre gravure, des étincelles qui produisent des ondes électriques. Ces ondes, transmises par un câble au sommet d'un mât situé à l'extérieur du poste, s'irradient dans l'espace à la formidable vitesse de 300,000 kilomètres par seconde, et vont impressionner les appareils du poste récepteur et y transcrire le message.

vrir sur les rochers ou s'enliser dans les sables, comme le fit la "Russie" en 1901.

C'est ainsi qu'il doit son salut à l'étincelle qui a mis en mouvement, à la fois sur le navire et sur la côte, les appareils de télégraphie sans fil.

Huit fois le tour de la terre en une seconde

On sait que c'est le principe de cette merveilleuse découverte. C'est la connaissance des mouvements "vibratoires" qui, à tout instant, frappent nos yeux et nos oreilles.

Jetez une pierre dans une pièce d'eau. Tout autour du point où se sera enfoncée la pierre vont se former des ondes, de grands cercles qui ridentront la surface liquide et iront en s'élargissant. Que l'un de ces cercles, l'une de ces ondulations, l'une de ces vibrations rencontre sur sa route un corps flottant, une menue branche, une feuille sèche, un bouchon de liège, ce corps flottant se mettra à osciller, à danser, recueillant une part du mouvement vibratoire créé par la chute de la pierre dans la pièce d'eau. Le son et la lumière se propagent de même.

L'étincelle électrique crée, elle aussi, des mouvements vibratoires. La vibration produite par l'électricité et qui se propage dans l'atmosphère à la formidable vitesse de trois cent mille kilomètres

par seconde — près de huit fois la circonférence de la terre — est l'âme de la télégraphie sans fil.

Comment donc sur notre navire a-t-on opéré pour lancer une dépêche et recevoir une réponse, sans l'aide d'un fil ? Par l'intermédiaire d'une bobine de Ruhmkorff, appareil bien connu de tous, on a fait éclater entre deux boules de cuivre une étincelle, puis une seconde, une troisième, toute une série enfin. Chacune de ces étincelles a été la source d'une vibration, d'une onde électrique qui, conduite au sommet de l'un des mâts du bâtiment, s'est irradiée dans l'espace. Plus rapide que l'éclair, l'onde a atteint le rivage, où elle s'est heurtée à un autre mât, planté, celui-là, près d'un phare, près d'un local quelconque. Elle est descendue jusqu'au pied de ce mât et elle a atteint un appareil identique à celui du navire, un de ces récepteurs télégraphiques dont tout le monde a vu se dérouler sous ses yeux l'étroite bande de papier. Sur cette bande de papier, le mécanisme a marqué un point. Une seconde étincelle du navire a marqué un autre point. Une autre, plus longue, marquera un trait. Deux points et un trait correspondent à la lettre "u" dans le code Morse. Un point et un trait auraient formé la lettre "a" ; un trait et trois points, la lettre "b" ; un trait et deux points, la lettre "d" ; etc. Dès qu'il aura lu la dépêche entière, le poste de la côte n'aura plus qu'à lancer sa réponse en provoquant les étincelles comme elles ont été provoquées sur le navire.

La clef du système. — Découverte d'un savant français

Reste à savoir comment ces vibrations, ces ondes électriques peuvent inscrire sur la bande de papier les traits et les points de l'alphabet Morse. C'est grâce à un petit tube de 2 millimètres de diamètre que l'on appelle le "radio-conducteur" ou encore le "cohéreur". Ce cohéreur ouvre et ferme automatiquement la route qui conduit à la bande de papier sur laquelle s'impriment les signes. Ce mécanisme est ce en quoi réside précisément le grand secret de la télégraphie sans fil.

Dans ce but, ce tout petit tube de verre renferme, pressée entre les surfaces de deux minuscules pistons, une infinitésimale pincée de limaille métallique légèrement tassée. En temps ordinaire, la limaille offre une résistance considérable au passage d'un courant électrique. Mais qu'elle soit frappée par une onde, elle devient au contraire extrêmement conductrice. L'onde passée, un léger choc sur le tube "décohère" la limaille, et le tube reste de nouveau fermé à tout courant. L'onde réapparaît-elle, la limaille se cohère, pour se décohérer si on la frappe, et ainsi de suite. Relié au mât, à l'antenne réceptrice des ondes, le tube radio-conducteur est comme un oeil — l'oeil électrique — alternativement ouvert ou fermé. Il est le véritable distributeur, le régulateur, le portier, pour ainsi parler, qui ouvre ou ferme l'entrée de l'appareil récepteur.

On peut donc dire que, lorsque le savant physicien Branly, professeur à l'Institut catholique de Paris, découvrit en 1890 le radio-conducteur, il découvrit en même temps la télégraphie sans fil.

Armée et Marine. — Sauvetage des navires en détresse

La marine de guerre et la marine marchande ne pouvaient tarder à utiliser cette merveilleuse propriété de propagation des ondes. Lors de la visite du tsar en France, en septembre 1901, le poste de télégraphie sans fil établi à Malo-les-Bains, près de Dunkerque, reçut du transatlantique "la Gascogne" la nouvelle que le cuirassé portant le souverain était en vue. Quelques mois plus tard, le prince Henri de Prusse, plusieurs heures avant d'arriver à New-York, télégraphiait "sans fil" du pont du "Hohenzollern", son arrivée prochaine. Les flottes françaises et étrangères sont munies maintenant d'appareils émetteurs et récepteurs d'ondes, ainsi que d'antennes élevées au sommet de l'un des mâts. De récents essais faits sous la direction du lieutenant de vaisseau Tissot avec les appareils de M. Octave Rochefort sur le cuirassé "Masséna", ont porté jusqu'à 70 milles (130 kilomètres) des communications très distinctes. Plusieurs phares, les sémaphores d'Ouessant, Saint-Mathieu, Parc-au-Duc, possèdent des installations de télégraphie sans fil.

Il était tout naturel de songer à l'utilisation du nouveau système de télégraphie pour communiquer avec les navires en détresse. Au cours de l'hiver 1899, le cuirassé russe "Apraxine" était bloqué par les glaces sur la côte de l'île Hohelaud ; il dut y hiverner, séparé du rivage par une distance de plus de 47 kilomètres. M. Popoff établit

une communication sans fil entre le cuirassé et la rive : 440 dépêches furent échangées jusqu'au moment où fut délivré le cuirassé. Une de ces dépêches, émanant du navire, annonçait que 27 pêcheurs étaient à la dérive sur un glaçon détaché de la banquise : on put envoyer à temps à leur secours et les sauver. Dans les premiers jours de janvier 1901, le paquebot belge "Princesse-Clémentine" ayant rencontré en péril le vapeur "Medora", qui faisait eau, télégraphia sans fil à Ostende, d'où l'on envoya un remorqueur à son secours.

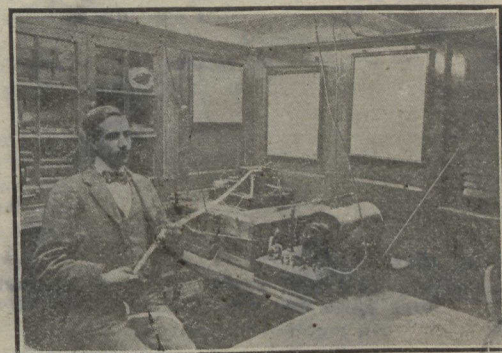
La télégraphie sans fil, à peine est-il besoin de l'expliquer, joue un rôle de tout premier ordre dans les manoeuvres des armées de terre et de mer. Les postes transmetteurs et récepteurs sont, pour les manoeuvres de terre, installés sur des voitures automobiles portant, en guise d'antenne réceptrice, une cheminée cylindrique qui se rabat au repos comme la cheminée d'un steamer. On fit usage des signaux sans fil pendant l'expédition de Chine. La télégraphie sans fil permet de communiquer avec les sous-marins pendant leur plongée ; elle pourra être utilisée pour faire éclater les torpilles sans qu'il soit besoin d'aucun conducteur. Grâce à elle, les expéditions polaires pourront communiquer, dans leurs longues stations sur la banquise, avec les côtes voisines.

Par-dessus l'Atlantique. — Les indiscrétions de la télégraphie sans fil

C'est ainsi que, de jour en jour, les rivages des mers se peupleront de postes de télégraphie sans fil, vedettes toujours en éveil en vue de l'Océan.

Ira-t-on plus loin ? Verrons-nous un jour le télégraphe sans fil, rival du câble sous-marin, traverser les vastes océans, aller d'un pôle à l'autre, faire comme en se jouant le tour du monde ? C'est ce gigantesque problème que cherche à résoudre Marconi, et qu'il assure même avoir déjà résolu.

Les 11 et 12 décembre 1901, les signaux émis à la station de Poldhu, Angleterre, à six heures du soir, furent enregistrés à Terre-Neuve à deux heures et demie, c'est-à-dire à l'heure qui correspond



LA RECEPTION D'UN MESSAGE TRANSMIS PAR LA TELEGRAPHIE SANS FIL. — Plus rapides que l'éclair, les ondes électriques sont venues frapper, à l'extérieur du poste récepteur, le sommet d'un mât d'où elles sont descendues jusqu'à l'appareil enregistreur. Au fur et à mesure qu'elles en font fonctionner le mécanisme, le message apparaît, imprimé en traits et en points, sur la bande de papier qui se déroule automatiquement. On peut transmettre jusqu'à huit mots par minute.

à l'heure de l'envoi, temps de Greenwich. Ces signaux consistaient dans la répétition, à dix minutes d'intervalle, des trois points qui, dans le code Morse, représentent la lettre "s". Le poste de Poldhu, dont la puissance électrique est cent fois supérieure à celle des postes ordinaires de télégraphie sans fil, comportait pour cette expérience un groupe de 20 mâts de 65 mètres de hauteur, munis d'antennes.

Cette magnifique invention en est donc encore à ses premiers pas. Peut-elle aspirer à remplacer un jour les câbles sous-marins ? Cette question nous intéresse plus que tout autre pays. La prédominance anglaise dans le réseau des câbles du monde fait entrevoir avec effroi l'heure où nous pourrions être, en cas de guerre, isolés de nos colonies. Avec la télégraphie sans fil, si elle tient les promesses qu'elle a faites, il n'y aurait plus de craintes. Aucune puissance humaine n'est capable de barrer la route aux ondes électriques qui voyagent invisibles et insaisissables, à travers l'Ether. L'étincelle magique traversera-t-elle un jour les Océans, fera-t-elle le tour du globe tout entier ? C'est le secret de l'avenir. Du moins, aucune raison ne nous interdit-elle d'espérer que cette nouvelle victoire de l'esprit humain vienne un jour à se réaliser.

LA POSTE ELECTRIQUE

FANTAISIE DE CIRCONSTANCE

Vous connaissez tous l'histoire ou mieux le conte que nous racontaient et nous racontent encore nos grand'mères.

Le père François reçoit un jour une lettre de son gars, qui est au service depuis quelques mois. Ne sachant pas lire, il la porte à son voisin, en le priant de la déchiffrer pour lui. De bonne grâce, car ce la satisfait son principal défaut, la curiosité. Le voisin se prête à son désir et lit ce qui suit. (Avis à ceux qui désirent avoir une langue euphonique) :

B...., le premié mé 1889.

Bien chair paran,

Figuré vou ke lé sou lié que j'avai zan porté an partan pour le servis son tou tuzé é ke jé pâ dargen pour an achete dotre. Voulé vou bien avoir la bonté de man envoyer une ôtre per inci kun peu darjan kar cé bien ennui yeu de nen pâ zavoïr le sou o servis. Je vou zaurbrace come je vou zême inci ke la petite ceur.

Votre fice ki vou zême.

JAN DERVE.

—Pauvre garçon, s'écrie aussitôt le père François, qui est bon autant qu'on peut l'être, ce qui l'a toujours empêché de voir plus loin que son nez. Pauvre garçon, il faut que je lui envoie cela tout de suite. Vous qui connaissez tout, monsieur Morrisseau, comment que je m'y prendrais bien pour envoyer à Jean ce qu'il demande ?

Morrisseau, qui est un malin, a déjà combiné ses plans pour se payer un peu de la tête du bonhomme, son voisin.

—Rien de plus facile, s'empresse-t-il donc de dire, vous envoyez cela par la poste en paquet, et, au bout de deux ou trois jours, ce brave Jean a ce qu'il lui faut. Ou plutôt, attendez donc, il y a une manière beaucoup plus expéditive de lui faire avoir cela. Vous avez déjà entendu parler du télégraphe, père François ?

—Eh ! un peu, ma foi, comme tout le monde. Vous voulez dire ces fils de fer au haut de ces grands poteaux, hein ?

—Justement, vous grimpez le long d'un de ces poteaux, ou si vos jambes et vos bras se refusent à vous hisser là-haut, vous prenez une longue échelle et allez attacher vos souliers et votre lettre au fil de fer là-haut. Vous redescendez et vous en allez aussitôt, car le télégraphe ne marche pas tant qu'il voit quelqu'un à le regarder. Deux minutes après que vous avez tourné le dos, votre brave Jean reçoit son argent et ses souliers. Ça ne m'étonnerait même guère qu'il vous réponde sur le coup. Enfin, vous pourrez y aller voir ; seulement, donnez au télégraphe le temps de respirer : accordez-lui au moins une heure.

—Vrai ? que c'est donc bien inventé ces choses-là : j'y vais tout de suite et je vais même joindre une bonne bouteille de cidre pour que Jean puisse se rafraîchir un bon coup, pauvre gars ! Seulement, voulez-vous bien m'écrire ma lettre ?

—Comment donc !...

Et, sous la dictée du père François, Morrisseau écrit à Jean.

Le bonhomme, tout joyeux, en sortant de chez son voisin, passe chez le marchand du village acheter les souliers, et revient chez lui, où il s'empresse de raconter à sa bonne femme ce que Jean demande et comment on peut lui envoyer cela. Quatre à quatre, la vieille descend les marches conduisant à la cave, d'où elle rapporte une bonne bouteille de cidre de derrière les fagots. Puis, sans perdre plus de temps, les deux bons coeurs chargent une longue échelle sur leurs épaules et s'en vont faire selon les conseils de ce bon Morrisseau.

Puis, aussitôt le traditionnel mouchoir carreauté rouge et noir noué aux quatre coins pendu là-haut, sans presque oser regarder derrière eux, ils regagnent leur logis, laissant l'échelle accotée au poteau, pour tout à l'heure.

Justement à quelques pas de là, couché de son long dans le fossé, un chemineau — car l'histoire se passe en Bretagne, vous savez — goûtait le repos dont une longue étape lui avait soudain fait ressentir le besoin.

Au moment où le père et la mère François disparaissaient dans le sentier, il se réveillait, et, en s'étirant, se préparait à continuer son chemin.

Soudain, en avant de lui, au haut du poteau de télégraphe, planté au bord de la grand'route, il aperçoit quelque chose qui ne lui paraît guère naturel, pas plus que cette longue échelle fixée au poteau.

Il se lève, se frotte encore les yeux, et, rajustant son paquet au bout de son bâton noueux — de son "pen-bas", dirait Botrel — se dirige vers le poteau en question.

Il ne s'est pas trompé. Là, tout en haut, se balance un mouchoir carreauté au ventre bien rempli. Il croit même deviner, à travers le tissu, la forme d'une bouteille.

—Quel original, se demande notre homme, a été planter ce fruit d'un nouveau genre au haut de cet arbre ébranché ?

Sans s'arrêter à vouloir deviner quand il lui est si facile de constater, il regarde soigneusement autour de lui, tout en se débarrassant de son paquet.

Cela fait, il grimpe à l'échelle avec une agilité qui prouve assez que les échelles le connaissent. Arrivé au haut, il saisit le mouchoir et pousse un cri de joie en apercevant ce qu'il contient. Rapidement il le détache et redescend, étendant sur l'herbe le mouchoir et son contenu.

—Voilà qui tombe à point, mon vieux, soliloquait-il. Toi, dont les souliers sont dans un état lamentable, en voici de tout neufs que la Providence t'envoie. Toi qui n'as pas mangé depuis hier soir, vois le bon aïner dont le Bon Dieu te fait cadeau. Il y a même une bouteille, s'il vous plaît, pour faire diversion à l'eau puante des mares.

Et, en effet, la mère François avait eu l'heureuse idée d'envoyer à son brave Jean un gros morceau de lard froid et une énorme miché de pain bis pour tenir compagnie à la bouteille suggérée par le père François.

—Mais d'où diable vient tout cela ? se demande notre chemineau, qui, malgré son dire, ne croit guère que la Providence se mêle à ce point de ses affaires. Ah ! une lettre ! voyons.

Et notre ami, qui, dans des temps meilleurs, a peut-être décroché ses degrés universitaires, ouvre l'enveloppe avec le couteau dont il se sert en ce moment pour tailler lard et pain, et, tout en continuant de s'engouffrer des bouchées énormes, il lit. Et tout en lisant, tout en mangeant, sa bouche s'entr'ouvre en un rire homérique, capable de faire des points à celui de Miss Philipps.

Puis, posant sur l'herbe la lettre et l'enveloppe, il finit tranquillement son lard et son pain, avale le contenu de la bouteille, emporte les deux pièces de cent sous destinées à ce brave Jean, et s'empare des souliers.

—Justement ma peinture, dit-il en riant.

Il les chaussé, remet soigneusement ses propres savates et la bouteille vide dans le mouchoir, et, saisissant le papier et l'enveloppe qu'il a déposés tout à l'heure sur l'herbe, il écrit quelques mots au verso laissé en blanc par le père Morrisseau. Puis, mettant la lettre dans le mouchoir, il noue soigneusement celui-ci, et, jetant encore une fois un long regard aux environs, il escalade de nouveau l'échelle.

Rapidement redescendu, il se sauve à toutes jambes en riant tout seul aux larmes de sa bonne idée.

A peine a-t-il disparu au tournant du chemin que ce bon Morrisseau apparaît au bout du sentier, allongeant le pas.

Il se frotte les mains en apercevant l'échelle fixée au poteau et le mouchoir attaché au haut de celui-ci. Sans s'arrêter à regarder autour de lui, précaution que notre chemineau avait jugée nécessaire tout à l'heure, il escalade l'échelle. Quels ne sont pas sa surprise et son désappointement en voyant ce que contenait le paquet d'abord, et en s'entendant héler ensuite :

—Ah ! monsieur Morrisseau, vous avez fait comme nous, lui criaient en même temps le père et la mère François, au pied de l'échelle, vous n'avez pas pu attendre une heure entière. Eh bien ! a-t-il répondu, notre Jean ?

Notre homme, la mine piteuse, leur lut le pseudo-billet de Jean. "Merci. Que le Bon Dieu vous bénisse. — Jan."

—Vois donc, François, s'écria la bonne femme, le pauvre Jean avait vraiment grand besoin de

souliers. Pour nous le prouver, regarde, il nous renvoie ses vieux. Quelle belle invention que le télégraphe !

—Bien belle, en effet, se disait aussi Morrisseau. Je n'y comprends plus rien !

Voilà ce que nos grand'mères nous racontent ; voici maintenant ce que nous verrons peut-être nous-mêmes, si l'invention de Signor Roberto-Piscicelli-Jacaggi, dont nous parle la "Rassegna Internazionale", obtient les résultats qu'en attend son auteur.

Pour envoyer une lettre, un paquet quelconque, voire même une paire de souliers, à n'importe quelle destination, on n'aura même pas la peine de grimper à une échelle, comme le père François. On le déposera tout simplement dans un appareil destiné à le recevoir et à le timbrer. Le maître de poste ou son assistant le dirigera d'une façon mécanique vers le point où les objets pour une destination analogue se seront rendus avant lui ; au moment voulu, un engrenage le saisira, le fera grimper avec ses compagnons au haut d'un poteau semblable à celui du père François, le versera dans un wagonnet l'attendant sur le fil, et, avec une rapidité vertigineuse — l'inventeur parle de 400 kilomètres à l'heure — des trolleys emmèneront le petit char à destination.

Mais ceci, quoique bien incroyable, ne sera encore rien à côté de la récente invention du célèbre Marconi, celle du téléphone de poche. Chacun aura son petit instrument dans sa poche. On pointera l'aiguille dans la direction exacte de l'endroit où se trouvera la personne avec laquelle on voudra converser, et, tout en écrivant ses comptes — comme César — on parlera à la plus grande distance : on pourra même se payer le luxe inouï de se disputer avec sa belle-mère toute la journée. Ce sera bien commode... pour les bavards ; mais, grand Dieu ! quel supplice pour ceux qui se plaisent dans la tranquillité.

En même temps que de choses, que de dépenses deviendront inutiles ! Prenons, par exemple, le Parlement. Il ne sera plus besoin pour nos représentants de se rendre en personne à une salle commune. Chacun restera tranquillement chez soi, en robe de chambre, et, les pieds sur les chenêts. Au moyen d'un appareil à cet effet installé, disons dans le salon du président de la Chambre, le discours de chaque député pourra se faire entendre de tous. Et lorsqu'un ennuyeux prendra la parole, il sera facile aux autres de fermer leur récepteur, pendant le temps du discours, et d'aller boire l'absinthe en compagnie de ses amis.

Par exemple, ce sera d'une utilité pyramidale pour les parlements boxeurs, tels que ceux de Vienne et de Paris, où les députés trop ardents ne pourront plus se giffler qu'en paroles.

De même pour les plaidoieries d'avocats : les juges, n'ayant plus à craindre l'oeil moqueur du public, pourront dormir à l'aise et gagner leurs arrihes quand même.

Et pour les médecins, pour les confesseurs, quelle amélioration, grands dieux ! Ceux-là, on ne suivra leurs ordonnances qu'après s'être assuré qu'elles ne tuent pas, puisque leurs auteurs ne seront plus là pour les ingurgiter de force ; car, notez bien ceci, on trouvera bien vite moyen d'aussculter les malades à quelques cents milles de distance : un mien ami m'en a déjà soufflé un mot à l'oreille.

Et le père François, s'il revenait à la vie, dirait : "Pourquoi vos pères se moquaient-ils de moi, il y a cinquante ans ; vous qui voyez toutes ces choses aujourd'hui, vous en croyez de bien plus fortes. Donc....."

Et il aurait raison, et nos pères n'auraient pas eu tort, et nous encore moins.

Sur ce, bonsoir ! Dans quelques jours vous me lirez, si — en attendant la poste électrique — le train qui doit emporter ma lettre ne va pas s'enfouir dans un banc de neige, ou essayer de s'enfouir dans un freight quelconque, comme une main dans une mitaine, un pied dans un bas, un couteau dans sa gaine, une épée dans son fourreau, un.... Assez ! assez !...

A. H. DE TREMAUDAN.

Manor, 1903.

Enseigne cueillie dans la banlieue parisienne : "Fabrique d'eaux minérales naturelles."

* * *

Pour guérir un rhume en un jour

Prenez les Tablettes "Laxatives Quinine." Cette signature se trouve chaque boîte, 25c.—



Bromo-
sur

LA MODE ILLUSTRÉE

PAR LAURENTIENNE

On m'a priée de venir faire, chaque semaine, un brin de causette avec les lectrices toutes charmantes de "Album Universel". La tâche me paraissant très agréable, je n'ai pas eu la moindre velléité de m'y soustraire. Me voici donc.

—De quoi vais-je parler tout d'abord, demandais-je hier à un confrère, pour intéresser ces dames et...

J'allais accever : "m'en faire bien accueillir", quand il m'interrompit ainsi :

—Mais, parlez de modes, de chiffons, de dentelles, de rubans, de bijoux, que sais-je. — Nous croyez-vous donc si frivoles, fis-je, feignant d'être très vexée. — Pas plus qu'il ne faut, vraiment, mais je pense, comme le plus grand nombre des représentants du sexe barbu, d'ailleurs, que l'art de plaire étant l'art suprême de la femme, elle ne saurait trop le connaître, le pratiquer et chercher à le posséder dans son essence même.

Certes, je ne voudrais pas aller aussi loin que de prétendre, comme mon galant interlocuteur, qu'une femme qui possède cet "art suprême" n'a rien autre chose à acquérir. Non, je sais qu'il y a souvent d'élégantes poupées qui plaisent pourtant — aux yeux du moins — et qui n'ont ni qualités de cœur ni qualités d'esprit ; mais il est vrai aussi, et la chose a été souvent remarquée, qu'il n'est presque pas de femmes véritablement bonnes, aimables et vertueuses, qui n'aient, en même temps que ces dispositions, une note de bon goût élégant et distingué qui se révèle jusque dans leurs toilettes.

C'est donc un peu madame La Mode qui va faire le sujet de ce premier petit entretien. Mieux vaut débiter cette madame, là, qu'une autre de nos amies, n'est-ce pas ? Elle compte assez de fervents que, nous aviserions-nous de médire de ses charmes, nous ne réussirions jamais assurément à faire le vide autour d'elle. Mais je n'ai, pour

aujourd'hui, nulle idée de critique et, si bien vous le voulez, je vais tout simplement vous décrire un couple de jolis costumes entrevus l'autre vendredi, à la sortie d'une conférence de carême à Notre-Dame.

L'un, porté par une toute mignonne jeune femme, était en drap vert parsemé de flèches blanches. Ce drap semble en très grande faveur cette saison, soit dit en passant. Les flèches, placées dans le sens de la longueur, faisaient paraître plus grande la jeune femme, dont la taille, quoique gracieuse, était en réalité au-dessous de la moyenne. Le gilet, très collant dans le dos, pre-



SAUT DE LIT EN FLANELLE IVOIRE

boutons de turquoise dont deux à la ceinture et deux au corsage. C'est gentil au possible.

* * *

Je croirais manquer à mon devoir de chroniqueuse et de Canadienne, mesdames, si je posais mon dernier point final sans vous signaler l'étalage si artistique de modes et nouveautés en tous genres qu'offre en ce moment une de nos plus "chic" maisons canadiennes-françaises de l'Est : la maison Vallières, rue Sainte-Catherine, coin Montcalm.

On ne peut vraiment imaginer rien de plus riche, de plus délicat et de plus chatoyant que la décoration de ces grandes vitrines. L'on dirait que des doigts de fée ont présidé à cet agencement des étoffes soyeuses et si joliment drapées, des dentelles de prix disposées de manière à ce que l'œil ne perde rien de leurs réseaux ténus et si fins, des exquises coiffures... Oh ! les chapeaux ! Je ne sais si vous êtes comme moi, mais j'ai un faible extrême pour les chapeaux. Et l'on en voit de si beaux chez Vallières que — je puis bien l'avouer — je me suis oubliée très longtemps à les "contempler". Car, faut vous dire que la vue des jolies vitrines, que nombre d'entre vous ont admirées peut-être, m'a suggéré à moi l'idée d'entrer un peu voir ce qu'il y avait en dedans. On est femme, n'est-ce pas ?... Je n'ai pas regretté ma curiosité, pour ma part.

Que de jolies choses légères et fleuries, et fragiles et fraîches, et que le fête ne serait pas charmante ainsi abritée ! Je voudrais disposer de beaucoup d'espace pour vous donner, mes chères lectrices, quelques descriptions de ces jolies coiffures, et aussi des superbes mantes et manteaux importés d'Europe, qu'on m'a laissé voir au département des "confections" pour dames. Mais, il y en avait des centaines de modèles différents, tous plus beaux les uns que les autres, et me voyez-vous en frais de décrire ? Tout l'"Album" y passerait, vraiment.

Qu'il me soit seulement permis de dire ma fierté et l'intime satisfaction que j'ai éprouvée en constatant que cette supériorité incontestable d'art dans l'arrangement, de bonne qualité dans les articles offerts et de modération dans les prix, appartient à une maison canadienne-française.

Ce n'est faire tort à personne, en effet, puisque c'est de toute justice, que de reconnaître que, cette année du moins, la maison Vallières n'a, sous ces rapports, nulle rivale dans aucune partie de notre ville.

Du reste, je crois que je ne suis pas la seule à l'avoir compris, si j'en juge par l'affluence qui se pressait dans ces vastes magasins, lorsque j'y suis passée. Le snobisme va peut-être enfin faire place au bon goût. Ce ne serait, certes, pas trop tôt.

LAURENTIENNE.



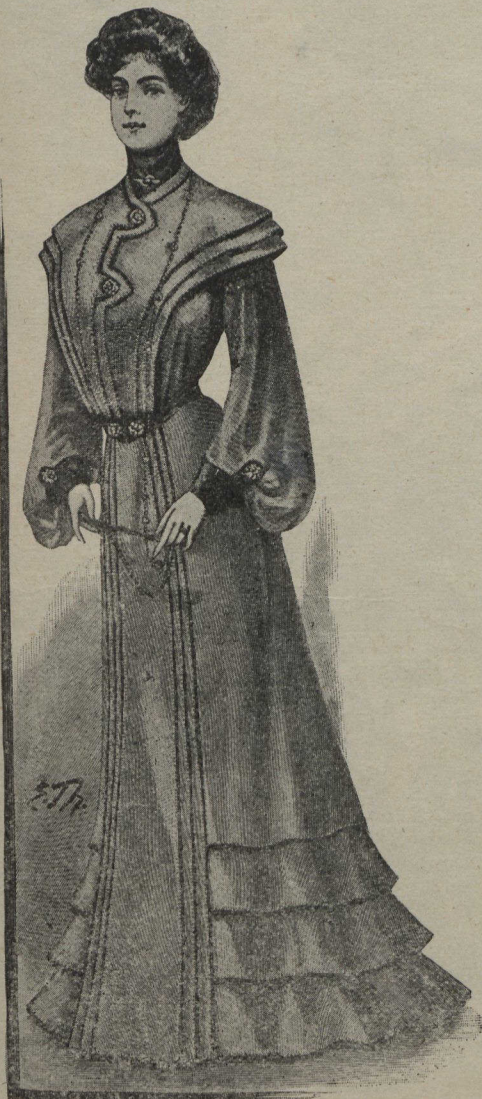
"TEA GOWN" EN CHIFFON ROSE

nait, devant, la forme d'une blouse très ample. Grand col de drap blanc tout brodé d'étroit galon dit "Pompadour". La jupe, garnie dans le sens de la longueur de bandes minces de drap blanc liserées du même galon. La jolie tête blonde qui surmontait ce costume s'abritait sous un grand chapeau de paille noir garni de roses blanches et de chiffon.

Un peu plus loin, portée par une dame d'un certain âge, une délicieuse robe de grosse étamine bleu-marine, toute garnie de cette jolie et si pratique guipure de laine noire. Très simple de forme, — une jupe droite, formant tablier devant et cercelée d'étroits volants en forme jusqu'à hauteur des genoux, là un rang d'appliqués de guipure posé sur l'étoffe. Le corsage fermant avec trois gros boutons de perle et orné d'un seul revers de bengaline blanche sous appliqués de guipure.

* * *

Nous publions aujourd'hui dans cette page quelques jolis modèles de toilettes d'intérieur et un très élégant et pratique costume de ville. La première de ces illustrations représente une robe dite "tea-gown" en chiffon rose, plissé accordéon. Garniture de rangs de perles blanches. L'autre figure, un saut de lit en flanelle ivoire ornée de bandes de soie blanches brodées à la main. Notre costume de ville est en melton gris perle, portant pour toute garniture un minuscule plastron et des parements de satin bleu pâle. Puis quatre gros



ELEGANT COSTUME DE VILLE



Paul Caron
1905

LA TOILETTE. — Dessin inédit de M. Paul Caron.

CHASSES AU TIGRE

Le prince Henri d'Orléans n'était pas seulement un explorateur intrépide, c'était aussi un très agréable conteur. Nous extrayons d'un de ses ouvrages le récit suivant :

Le 24, encore un joli coup de fusil : dans la matinée, je descends d'une seule balle un tigre de sept pieds qui filait devant moi.

Mais c'est notre vieux mâle qui nous tient toujours à cœur.

Au lunch, on vient nous annoncer que le mystérieux animal a traversé la rivière et étranglé une vache dans une jungle qui fait suite à celles où nous sommes. Aussitôt nous nous formons en ligne, ou à peu près, car cette jungle est fort épaisse. Aux difficultés qu'on éprouve toujours à pénétrer dans les ronciers et à traverser de véritables réseaux de lianes, viennent se joindre celles que présente le passage de petits canaux à demi-cachés dans les herbes ; de plus, les bûcherons ont travaillé en certains endroits, et de gros arbres coupés sont encore maintenus au-dessus du sol par les buissons enchevêtrés. On ne peut donc marcher une minute en ligne droite, et c'est à peine si l'on voit les éléphants les plus proches. Encore ne faut-il compter pour la battue que sur ceux qui portent l'howdah ; les autres se mettent à la file, et aucun cri, aucun avertissement ne peut leur faire quitter cet ordre de marche. Personnellement, je suis très bien partagé ; j'ai un éléphant prêté par le rajah de Durbungah, une bête superbe, avec de grandes défenses coupées à l'extrémité. Pour se frayer un chemin, il les appuie sur les buissons et les écarte de force. J'ai plus d'une fois l'occasion de me rappeler la fable du "Chêne et du roseau" ; ce sont les arbustes flexibles qui donnent le plus de mal à l'éléphant, car ils se relèvent aussitôt qu'on a cessé de les plier, tandis que les gros arbres sont vite brisés.

Soudain, les éléphants, placés à cent mètres à ma gauche, se dispersent au milieu des cris de terreur de leurs mahouts. Le tigre s'est montré, à l'improviste, devant Mme de Morès, à quinze pieds de son éléphant, de l'autre côté d'un petit ruisseau ; le mahout le lui a en vain indiqué, elle ne l'a pas vu et n'a pu le tirer...

Nous avons beau fouiller en tous sens ces fourrés, il a de nouveau disparu... Je voudrais être un moment dans sa peau et pouvoir rire à mon aise, tranquillement caché sous une touffe d'herbes, en train de faire ma digestion, pendant que les éléphants tourneraient autour de moi, piétinant, déchirant, trompétant, battus par les mahouts, qui, à leur tour, se laissent philosophiquement attraper par des chasseurs impatients. Quelle comédie nous lui donnons !

L'infatigable M. Williams propose un méchaum pour la nuit ; il montera dans un arbre, attendant que le tigre vienne prendre son dîner devant lui, comme si rien ne s'était passé. Mais j'estime trop le noble animal pour lui faire l'injure de le croire aussi naïf, et je préfère laisser Williams et Morès en tête à tête avec leurs espérances.

Le 27, dans l'après-midi, on nous annonce que notre tigre (c'est toujours le même) a tué une vache à deux milles de la jungle où nous étions le 24. Il est très connu des indigènes, et traverse parfois le village en plein jour. Le propriétaire de la vache, armé d'un simple bâton, a essayé de lui faire peur et l'a vu de près. Mais il est tard, et nous sommes fatigués : l'expédition est remise au lendemain.

Le 28, nous entrons dans la jungle où l'animal est signalé. Je suis au centre de la ligne ; à ma droite, mon cousin, puis M. de Boissy à l'aile. J'appuie à droite pour rejoindre le duc d'Orléans, et je le rencontre tranquillement arrêté à causer avec M. de Boissy sur le bord de la plaine. Comme je dois rester à la même distance de mon cousin qu'il est lui-même de M. de Boissy, je me vois forcé de suivre son noble exemple. En sorte que nous nous réunissons tous les trois, fumant tranquillement, tandis que les autres se fatiguent dans le bois.

Cependant, les arbres chargés d'oiseaux de proie annoncent la charogne, reste du repas du tigre. Sur la lisière, un vautour est couché dans une touffe d'herbe, et tourne vers nous son cou décharné. Il est ivre de curée et semble ne plus pouvoir se traîner. Nous nous avançons pour le contempler de plus près. En apercevant nos trois éléphants, masses effrayantes qui, d'un pas mesuré, marchent sur lui, il sort de sa torpeur et s'envole tant bien que mal, se traînant au courant. Voici les rôles changés ; cet oiseau qui part

soudain sous leurs pieds, avec un fort bruit d'ailes, jette la terreur parmi nos éléphants. Et, malgré nous, nous sommes mis en fuite par un vautour.

C'est le seul incident qui apporte un peu de variété dans cette marche. Nous sommes las de courir en vain et laissons les autres se donner tout le mal. A la paresse nous joignons même l'hypocrisie : nous coupons des branches et des feuilles dont nous remplissons nos howdahs, puis nous rejoignons le reste de la ligne à l'extrémité du bois, en nous plaignant du mal épouvantable qu'on a à le traverser. Nos compagnons unissent leurs plaintes aux nôtres. Le plus amusant, en cette affaire, c'est que, chacun voulant être plus malin que le voisin, nous nous trompons tous mutuellement ; car j'ai su depuis qu'à l'aile gauche, M. et Mme de Morès avaient agi exactement comme nous. Cette plaisanterie a du moins l'avantage que, chacun étant dupé, croit être le dupeur, comme cela arrive souvent dans la vie.

Du tigre, pas la moindre trace, je m'y attendais.

Le 29, l'animal nous est signalé sur la rive droite de la Kosi, dans ces hautes herbes où nous l'avons déjà vu.

Nous traversons un bois d'acacias, puis marchons en appuyant l'aile gauche contre une rivière, à travers des roseaux à demi-desséchés, où les éléphants avancent lentement. Pourquoi ai-je confiance aujourd'hui ? Je ne puis guère le dire ;

ment sans donner le moindre signe de terreur, et le colonel, après avoir tranquillement visé, tire deux coups successifs de haut en bas. "Bon, voilà le colonel qui se trompe, et tire quelque cerf," pensons-nous. Pas de cris, pas de mouvements dans la ligne : ce ne peut être un tigre.

"Qu'est-ce ? demandai-je à mon cousin, qui s'est rapproché pour avoir les renseignements. — C'est un petit tigre," me répondit-il ; et la trompette de M. Williams nous invite à ne pas perdre de temps, mais à reformer la ligne et à repartir aussitôt sur les traces du "vieux", qui doit être quelque part devant nous.

Mais M. de Boissy et le docteur, restés auprès du colonel, persistent à dire que ce petit tigre n'est qu'un cerf. On le distingue mal dans les touffes de roseaux. M. Williams se décide à revenir pour voir, et, au premier aspect, il trouve que, pour un si petit gibier, la queue est bien longue. Il descend, et écarte les herbes ; puis, se relevant, il se découvre solennellement, et, au milieu des hurrahs redoublés, annonce le décès du grand tigre. L'insaisissable animal a enfin succombé ; il s'est laissé assassiner vulgairement, repu sans doute, au milieu des herbes, et gît là maintenant dans la fange. Celui qui se riait des fusils et jouait avec les éléphants, le roi de la jungle, n'est plus qu'une masse souillée, inerte, hideuse. Et cette nuit, les chacals feront entendre autour de lui leur lugubre concert, et les vautours puants s'arracheront les lambeaux de son cadavre.



mais les pressentiments de ce genre ne me trompent guère, je sens toujours d'avance la mort du tigre. D'ailleurs, nous n'avons pas fait de bruit de ce côté depuis plusieurs jours, et le terrain se présente mieux que précédemment.

La ligne s'avance dans un ordre parfait, exécutant régulièrement les conversions à droite et à gauche, et se déplaçant "parallèlement à elle-même", comme on dit en tactique, lorsque les replis de la rivière la resserrent ou l'élargissent.

Morès commence à nous donner une certaine émotion en nous criant qu'il vient de voir sauter devant lui quelque chose de jaune, qui a bien l'air d'un tigre.

Quelques natifs perchés sur un arbre poussent aussi le cri de "Bhâg !" en étendant la main.

Rappelez-vous qu'il ne s'agit pas ici d'un tigre quelconque, mais d'un vieux solitaire dont nous avons connaissance depuis douze jours, et qui nous a fait perdre tout ce temps, et vous comprendrez l'intérêt que nous prenons à la poursuite.

En arrivant à l'extrémité de la jungle, où un éléphant a été placé en sentinelle, nous exécutons une conversion à droite pour former le demi-cercle et clore la battue.

Pendant que ce mouvement s'achève, l'éléphant du colonel, un grand népaulais, s'arrête brusque-

Ainsi vont les choses de ce monde. La grandeur, la jeunesse, la force, la beauté, tout passe, — même chez les tigres ! — Qu'est-ce qui reste ?

Les shikaris l'entourent curieusement. De notre côté, nous sommes tous enchantés : d'abord le "grand mâle" est tué ; c'est un vrai fardeau de moins, car il commençait à nous peser ; voilà plus de deux semaines qu'il nous occupe, et nous l'avons poursuivi vainement pendant quatre journées entières. Certains signes de découragement commençaient à se manifester parmi nous ; chacun rejetait la faute sur les autres : "Ah ! si on n'avait pas pétaradé !... si on n'avait pas fait de general shooting ! ou pas d'expédition complète !" Tout est bien qui finit bien.

Ensuite, c'est le colonel qui l'a tué, et bien seul, sans contestation possible. Or, le colonel est très aimé. Il ne prend jamais part à aucune discussion de gibier, tire mal, ne réclame rien, se déclare toujours content : c'est un modèle pour tous ; aussi est-on satisfait de voir ainsi la vertu récompensée.

Pour en revenir au tigre, il est très gros : dix hommes arrivent à peine à le hisser sur un éléphant ; M. Williams et le docteur sont obligés de venir à la rescousse ; et, comme force utile, un blanc vaut facilement deux Hindous.

Nous lunchons gaiement et rentrons en épanchant notre joie dans un vrai general shooting : mon plomb se permet même d'aller annoncer la bonne nouvelle aux buffalos, qu'il cingle légèrement.

Au camp, nous trouvons le tigre, qui nous a précédés, étendu et bien lavé ; la bête est superbe ainsi. Ce qui nous frappe surtout, c'est sa tête monstrueuse, qu'une tumeur à la joue rend plus énorme encore, et à laquelle un collier de barbe blanche donne un aspect vénérable. Cette tête, emmanchée sur un cou massif, un vrai cou de taureau, avec une nuque qui la domine et des épaules ramassées, pourrait rivaliser de caractère avec celle de n'importe quel lion de l'Atlas. Encore le lion doit-il à sa crinière une bonne partie de sa majesté.

Il mesure neuf pieds dix pouces en longueur ; c'est peu pour son âge. Sa queue est fort courte, ce n'est pas un vrai "Bengal tiger", mais un "hill tiger" ou tigre de la montagne, de type plus ramassé et moins long que celui de la plaine. D'après les shikaris, il aurait vingt ans, ce qui est l'extrême vieillesse. M. Williams affirme n'en avoir jamais vu d'aussi gros.

Nous procédons à l'autopsie et retrouvons une balle de 12 logée sous la peau ; le peu de pénétration du projectile montre assez qu'il doit être attribué à quelque chasseur natif. Cette blessure est d'ailleurs fort ancienne. Voici qui est plus grave : le dos porte une plaie qui suppure encore, et ne peut remonter à plus de huit jours ; en la suivant, nous trouvons la trace d'une balle express, longeant la colonne vertébrale et venant toucher le foie ; pas de doute, c'est la balle que le docteur avait tirée le 18. L'angle de pénétration enlève au colonel tout droit sur ce coup. Une fois de plus nous avons la preuve qu'un tigre peut encore vivre quelque temps avec une balle bien placée. Celui-là avait couru huit jours, traversé les rivières, tué deux buffalos avec le foie transpercé. Aujourd'hui, il avait trop mangé, c'est ce qui l'a perdu. Au lieu de se donner la peine de fuir, il a cru qu'il pourrait s'échapper en se rasant dans une touffe d'herbes, et sans le hasard qui l'a montré au colonel, sa confiance se trouvait justifiée, car aucun indice ne nous l'avait signalé.

La mort du gros tigre est un des événements les plus mémorables de notre expédition au Népal. Après un pareil coup de fusil, aucun de nous ne pouvait avoir l'ambition d'en faire un plus beau ; cette chance était pourtant réservée au duc d'Orléans, qui devait abattre cinq tigres d'une seule balle.

AU KLONDIKE

Les contrées si riches en or qui attirent, depuis quelques années, tant d'aventuriers de tous les pays, présentent, en hiver, un aspect des plus désolés. Le froid y est toujours intense. Les chercheurs d'or, campés en dehors de Dawson, se voient obligés d'entretenir à l'intérieur de leur cabine une température très élevée. Les habitations, en planches, sont des plus primitives et peu confortables. On en bouche les interstices avec de la mousse, des chiffons et de l'argile quand on en trouve. Néanmoins, avec un peu d'initiative, on peut rendre ce petit réduit fort agréable, et s'y reposer convenablement des fatigues du métier. Aussi, le son de la trompette au moyen de laquelle le chef du ménage invite ses compagnons à venir se réconforter est-il perçu, chaque fois, par les intéressés, avec un plaisir facile à comprendre. Une de nos gravures montre de quelle manière pittoresque les heures de repos sont annoncées dans ces régions.

NOS ENFANTS

Une des maladies de notre temps est le défaut d'énergie et de ressort, la tristesse, ou, pour être plus exact, le néant de l'âme.

Que faut-il, en effet, à l'âme pour échapper à cette tristesse ; il faut qu'elle espère, il faut qu'elle ait de l'avenir. L'espérance, c'est-à-dire la foi en l'avenir, est la nourriture de l'âme. L'homme, pour vivre, a besoin d'avenir ; sinon, il se désespère et meurt. Eh bien, le mérite des enfants, et ce qui fait qu'ils sont comptés parmi les bénédictions de Dieu, c'est qu'ils sont l'avenir de chaque famille, c'est qu'ils entretiennent, dans l'intérieur de nos maisons, cette idée qui nourrit l'âme. Les enfants nous représentent l'avenir, et ils le

ETUDIONS NOTRE LANGUE

GUÈRE AUX ANGLICISME !

ABUSER. — C'est formuler un anglicisme que d'employer ce mot dans le sens de maltraiter.

ABUSER signifie **TROMPER**. Exemple : Un charlatan **ABUSE** les badauds.

ACCOMMODATION. — N'est pas français dans le sens de commodité, espace, confort. Encore un anglicisme. Ne dites pas : **CETTE VOITURE MANQUE D'ACCOMMODATION**. Dites : Cette voiture manque de **CONFORT**.

En terme de commerce, à l'anglicisme "**BILLET D'ACCOMMODATION**", substituez l'expression française : "**BILLET DE COMPLAISANCE**".

ACCOUPLER. — Vous ne pouvez **ACCOUPLER** des wagons de fret, bien que vous puissiez les **ATTACHER**.

ACCOUPLEUR. — En France, l'homme qu'on appelle ici, à tort, un **ACCOUPLEUR**, est désigné sous le nom d'"**HOMME D'EQUIPE**".

ACTER. — N'est pas français dans le sens de **JOUER UN RÔLE** sur la scène.

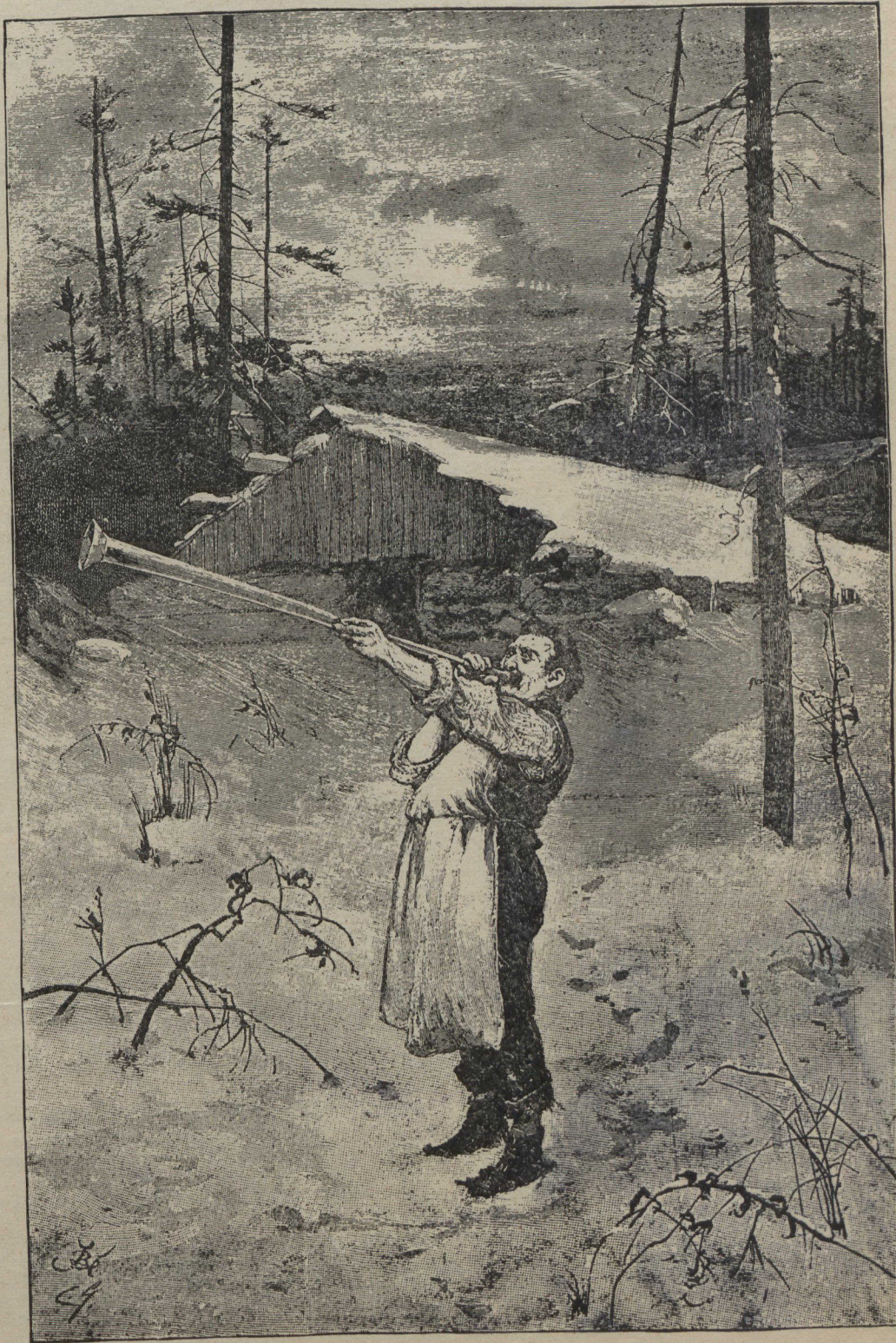
Au lieu de dire : Telle actrice a bien **ACTE**, dites : a bien **JOUE**.

L'EDUCATEUR.

représentent sous la forme la plus riante et la plus gracieuse. C'est là ce qui fait leur charme irrésistible ; c'est là ce qui met autour de leurs petites têtes cette auréole de bonheur et de joie qui se refléchit sur le visage des parents, qui échauffe doucement leur cœur, et donne aux plus pauvres et aux plus malheureux la force de travailler et

de vivre. Bénie soit donc l'enfance, qui écarte la tristesse et qui chasse le démon ! Bénie soit l'enfance par qui vivent, au sein des familles, cette idée et ce sentiment de l'avenir, aussi indispensables à l'homme que l'air et la lumière qu'il respire.

SAINT-MARC-GIRARDIN.



AU KLONDIKE : A l'heure du repas.—L'appel

TRÉSOR DE LA VIE PRATIQUE

CUISINE

Vous ne vous doutez peut-être pas, mesdames, dans votre modeste native, de ce que ce département de votre ministère réclame de délicatesse et d'art, de savoir-faire et de diplomatie !...

La cuisine ! c'est-à-dire la direction de l'hygiène, l'économie presque totale de la santé des vôtres ! Savoir, tout en flattant le goût, diriger l'organisation des repas de façon à fournir à l'estomac une nourriture saine et complète, suffisante pour répandre la vie dans tout l'organisme, est une science plus difficile qu'on ne pense et qu'une maîtresse de maison devrait intelligemment étudier en se basant le plus possible sur les lois de l'hygiène.

Les aliments sont d'absolue nécessité puisqu'ils réparent l'usure des organes en redonnant au sang les principes vivifiants qu'il perd, dans son parcours, en distribuant la nourriture et la chaleur.

Mais il est nécessaire pour la santé de veiller à la quantité, à la qualité et à l'emploi de ces aliments, qui doivent être variés, l'usage exclusif d'un seul pouvant, s'il n'est complet, causer des troubles sérieux dans l'organisme.

C'est pour cela, mesdames, qu'il m'a paru intéressant de voir, succinctement avec vous, le classement des différentes espèces qui constituent l'alimentation et qui se divisent en trois groupes : "animaux, végétaux et minéraux".

Les aliments animaux sont nombreux, et nous citerons en première ligne la chair (viande noire, rouge ou blanche).

Les viandes noires (gibier) sont plus substantielles que les autres, mais en même temps plus excitantes et d'une digestion difficile.

Les viandes rouges (boeuf, mouton) fournissent un aliment réparateur et nutritif.

Les viandes blanches (veau, agneau) sont gélatineuses et moins nourrissantes.

Le porc est très nutritif mais lourd et d'une assimilation difficile.

Les oiseaux de basse-cour sont d'une digestion plus ou moins laborieuse : le poulet, le dindon, le pigeon, par exemple, se digèrent beaucoup plus facilement que le canard et l'oie.

La chair des poissons est regardée comme beaucoup moins nutritive que la viande de boucherie et même que la volaille.

Parmi les poissons qui se digèrent facilement, on peut citer : la barbe, la truite ordinaire, l'éperlan, la sole, la limande, le merlan, le goujon, le hareng frais, le brochet.

Ceux dont la chair est huileuse ou compacte sont d'une digestion plus difficile, tels que : la lamproie, l'anguille, le barbeau, le maquereau, la brème, le saumon, le thon, etc. Les oeufs de la brème et du brochet peuvent, chez certaines personnes, occasionner de véritables empoisonnements. Les crustacés, homards, langoustes, crabes, etc., sont assez lourds.

Parmi les mollusques, les huîtres fournissent un aliment léger mais peu nourrissant.

Les moules doivent être employées avec prudence, leur provenance et leur manque de fraîcheur pouvant occasionner des indispositions souvent graves.

Les oeufs, surtout ceux de poule, tiennent une grande place dans l'alimentation : c'est une nourriture excellente. Les oeufs d'oie et de dinde sont plus difficiles à digérer.

Les légumes secs sont digestifs, associés à la viande, mais surtout lorsqu'ils sont réduits en purée.

Le riz et la pomme de terre sont des aliments très sains et très nourrissants, mais qui ne pourraient constituer une nourriture suffisante.

Les légumes frais, beaucoup moins nutritifs que les légumes secs, conviennent à tous les tempéraments. Ils sont rafraîchissants et utiles pour prévenir les effets échauffants des viandes.

Les fruits "mûrs" nourrissent fort peu, mais ils rafraîchissent et exercent une bonne influence sur l'organisme, lorsqu'on n'en abuse pas.

La truffe et les champignons sont généralement d'une digestion difficile et les propriétés vénéneuses de ces derniers nécessitent une très grande prudence pour les utiliser.

Les matières grasses sont, en général, difficiles à digérer ; elles appartiennent, comme le beurre et les graisses, au règne animal, ou les huiles au règne végétal.

Le fromage est rafraîchissant et très digestif, mais ne doit jamais dépasser certain degré de fermentation.

Les condiments, sucre, vinaigre, sel, épices, stimulent les fonctions digestives, mais doivent être employés avec modération.

Le lait est un aliment complet et précieux pour tous les âges.

Le pain, qui n'est pas un aliment complet, renferme des principes très appréciables. Le pain blanc est plus nourrissant que le pain de qualité inférieure.

Les boissons activent la digestion et réparent les déperditions liquides qui se font dans l'organisme, mais doivent être prises avec modération.

L'eau est indispensable à la vie.

Les boissons fermentées, telles que le vin, la bière, le cidre, etc., sont des stimulants, mais d'une nécessité relative.

Les boissons aromatiques, thé, café, sont aussi des stimulants.

Ces quelques indications, bien que très sommaires, pourront cependant, mesdames, vous aider à composer vos menus conformément aux principes de l'hygiène, d'après, bien entendu, le genre de vie et de santé de ceux qui vous entourent. Je vous engage à ne pas oublier que la bonne cuisine met ordinairement les convives en belle humeur et que les satisfactions de l'estomac ont une influence généralement très appréciable sur l'amenité du caractère. Ne vous récriez pas, mesdames, la gourmandise est un péché mignon, et Brillat-Savarin nous affirme, dans sa spirituelle "Physiologie du goût", que "La découverte d'un mets nouveau fait plus pour le bonheur du genre humain que la découverte d'une étoile."

RECETTES

PAIN BIS. — Prenez trois tasses de farine de blé d'Inde, une de farine de blé, une de mélasse, trois de lait sur, du soda et un tasse de raisin ; mélangez tout avec la farine. Faites cuire à la vapeur dans un bassin de trois pintes, pendant trois heures.

PAIN BIS No 1. — Prenez deux tasses et demie de farine de blé d'Inde, une et demie de farine de seigle, une demie de farine de blé, une tasse de mélasse, une d'eau chaude, deux de lait doux, une cuillerée à thé de soda et un peu de sel. Faites cuire à la vapeur trois heures et au fourneau, une heure.

PAIN BIS No 2. — Prenez quatre tasses de farine de blé d'Inde, deux de farine, une de mélasse, une pinte d'eau chaude avec une demi-tasse de bonne levure, ou employez à la place une pinte de lait sur sans levure, et une grosse demi-cuillerée à thé de soda et un peu de sel. Faites cuire au fourneau ou à la vapeur pendant trois heures.

CONSEILS UTILES

CHAUSSURES VERNIES. — Mêlez, après les avoir fait tiédir isolément, deux parties de la meilleure crème et une partie d'huile de lin. Ayant préalablement bien nettoyé vos chaussures vernies, frottez-les avec une éponge trempée dans le mélange indiqué, puis avec un morceau de drap bien sec, jusqu'à ce que le cuir soit devenu tout à fait brillant.

NETTOYAGE DES TAPIS. — Voulez-vous avoir vos tapis toujours d'une parfaite propreté ? Il suffit de répandre dessus des feuilles du thé que vous aurez pris à votre déjeuner ; puis balayer ensuite vos tapis : il n'y restera plus un grain de poussière, et les couleurs paraîtront plus vives.

NETTOYAGE DES VERRES DE LAMPE. — Il suffit, pour enlever les taches sur les verres de lampe, d'imber légèrement un linge d'alcool et d'en frotter les taches. Se servir de linge bien sec et bien souple.

PATE POUR L'ARGENTERIE. — Mélangez à de l'eau-de-vie parties égales d'alun, crème de tartre et sel d'oseille. Faites-en une pâte avec laquelle vous ferez le nettoyage de l'argenterie, que vous frotterez ensuite à la brosse et à la peau de chamois.

MEUBLES CIRS. — Les meubles polis à la cire conservent presque indéfiniment leur brillant si on a le soin de les frotter tous les jours avec un morceau d'étoffe de laine grossière. Cependant, il arrive, par exemple, à la table à manger, de recevoir des taches de sauces répandues qui ont pénétré à travers la nappe. Nettoyez dans ce cas

avec un chiffon trempé dans du lait bien chaud, qui enlèvera toutes les taches, et passez à l'encaustique faite de cire jaune et d'essence, que vous frottez avec un morceau de laine lorsqu'elle est sèche.

NETTOYAGE DES BOISERIES PEINTES. — Il suffit de bien essuyer. Si les boiseries sont très sales, on les lavera avec de l'eau contenant une certaine quantité d'eau-de-vie blanche, puis on y passera ensuite de l'eau fraîche. La boiserie reprendra son éclat primitif.

PETITS REMÈDES

CONTRE LES DARTRES FARINEUSES. — Les soins du visage doivent être en ce moment l'objet d'une sollicitude toute particulière. Pour conserver au teint sa fraîcheur, le préserver de dartres farineuses, il faut faire usage pour se laver le visage, le cou, la poitrine, ainsi que les parties du corps où la peau est farineuse, de décoction de riz et d'eau distillée de fraises ou de fleurs de tilleul. L'emploi de la vaseline, de la crème fraîche (cold-cream) est très favorable aux peaux irritables.

BRULURES. — Si l'on a le courage de supporter pendant deux minutes une douleur cuisante, on aura immédiatement raison d'une brûlure en l'exposant à l'ardeur du feu quelques instants.

Si la brûlure est plus forte, sans cependant faire plaie, on la plongera dans l'eau froide, ou bien on la couvrira des substances suivantes, — en se rappelant que l'important est de garantir la blessure de l'action de l'air : compresses d'eau légèrement vinaigrée ou gommée, ou d'eau blanche, maintenues constamment sur la brûlure ; — pulpe de pomme de terre râpée ; — blanc d'Espagne en poudre ; — ouate abondamment saupoudrée de farine ; — savon râpé, etc., maintenus à l'aide d'un linge bien bandé.

Lorsque la brûlure fera "cloche", vous percez les ampoules ou cloches et vous panserez avec un peu de ouate hydrophile trempée dans le liniment suivant :

Eau de chaux, 125 grammes.

Huile d'amandes douces, 20 grammes.

Mélez bien.

LE HOQUET. — Pour faire cesser cette chose ennuyeuse, parfois insupportable, qu'on appelle le hoquet, lorsqu'il ne fait pas partie des symptômes d'une affection plus ou moins grave, il ne manque pas de moyens qui sont tous efficaces, pourvu toutefois qu'on les emploie sérieusement.

Voici les plus faciles et peut-être les plus efficaces :

Boire de l'eau très fraîche avec lenteur, en se bouchant les deux oreilles. — Provoquer l'éternement. — Tenir longtemps les mains dans l'eau chaude. — Mâcher et avaler de la semence d'anis. — Se gargariser avec de l'eau fortement vinaigrée.

CONTRE LES POINTS NOIRS. — Quand sur la blancheur de vos visages, vous voyez apparaître, mesdames, ces vilains petits points noirs qui sont le désastre de jolies peaux, n'avez-vous point souvent souhaité ces temps heureux où un coup de baguette faisait refluir la jeunesse et redonnait aux joues leur teinte rosée ; n'avez-vous pas cherché avec désespoir le moyen de lutter contre cet invisible ennemi, et quand votre psyché vous laissait voir l'odieuse petite tache piquée insolemment sur votre visage, ne vous êtes-vous point retournées désolées d'un mal que vous croyez sans remède ? Rassurez-vous, chères lectrices, et permettez-moi de vous donner quelques conseils. Ce qui cause votre terreur est tout simplement une légère maladie de la peau, et, comme pour toutes les affections de ce genre, un régime alimentaire est nécessaire, vous arriverez promptement à une guérison : il suffira de vous abstenir de salaisons, de viandes faisandées, de fromages fermentés, d'excitants tels que café, alcool, etc... Usez aussi souvent que possible de légumes verts ou autres choses rafraîchissantes, et de temps en temps prenez un léger purgatif salin. Vous pourrez avantageusement joindre à ce régime alimentaire un traitement hygiénique d'une grande simplicité, qui consistera uniquement en ablutions d'eau très chaude dont le but est de faciliter la sécrétion des glandes qui se trouvent à fleur de peau. De plus, faites chaque matin des lotions d'eau toujours très chaude de racine de saponaire (un verre environ contenant 50 gouttes d'alcool et 30 gouttes d'ammoniaque). Un mélange composé de poids égaux de borax, le glycérine, d'eau de roses et d'alcool à 90 degrés réussit également.

NOTES HISTORIQUES

PIERRE DOUVILLE. — Claude Blanchard, commissaire de l'armée française pendant la guerre de l'Indépendance américaine, était un profond observateur. Il a laissé des Mémoires bien faits et fort intéressants. Ce fut lui qui, un jour, fit à Pawket la rencontre d'un Canadien-Français, Pierre Douville, né sujet de France. Établi comme marchand à Providence, il servit comme lieutenant de vaisseau pendant la guerre de l'Indépendance, puis une fois les États-Unis constitués, il fut rappelé en France par le roi, reçut le commandement du vaisseau de ligne l'« Impétueux », et fut tué à la bataille d'Ouessant, le 1er juin 1794, après un combat désespéré avec l'Anglais qui lui avait rasé son pont. Douville, lorsqu'on l'enterra en mer, avait aux-huit blessures. Son portrait existe encore dans la galerie de peintures de l'université de Brown. — F. DE S.-M.

JEAN MARTEL. — On a parlé beaucoup, ici et à l'étranger, des vertus prolifiques de notre race, et l'on a eu raison ; car dans l'histoire des peuples, on n'en trouve pas un seul qui ait donné des preuves de qualités prolifiques comparables à celles des peuples acadien et canadien. Pour ne parler que de celui-ci, je désire citer le nom d'un vrai « Canayon » du bon vieux temps : Jean Martel.

Il était le fils d'Honoré Martel, venu au pays vers le milieu du dix-septième siècle.

Cet Honoré Martel, qui paraît être le premier de son nom établi dans la Nouvelle-France, se fixa d'abord à Québec. En 1668, il se mariait, à Québec, avec Marguerite L'Admirant ou Lamiraud. Ils eurent quatorze enfants, dont six naquirent à Québec, quatre à la Pointe-aux-Trembles, et les quatre autres à Québec même. Ceci me porte à croire qu'il revint à la ville après avoir été demeuré à la Pointe-aux-Trembles, de 1680 à 1689.

Jean, le sujet de cet article, était le deuxième enfant de cette famille de quatorze : il naquit le 4 janvier 1671. Il se fixa à Québec, où il devint marchand, et, en 1703, à l'âge de trente-et-un ans et quelques mois, il épousa Marie-Anne Rouville.

De cette première femme, Jean Martel eut neuf enfants, tous nés à Québec, et, chose assez remarquable, tous des garçons, dont deux furent prêtres...

Vers 1722, Jean Martel, devenu veuf, paraît avoir quitté Québec pour aller s'établir à la Baie St-Paul, où il se mariait, pour la deuxième fois, à Anne Simard, en 1724. De cette deuxième union naquirent cinq enfants : trois garçons et deux filles, nés à la Baie St-Paul.

Redevenu veuf en 1731, il se remariait en 1732, pour la troisième fois, à la Baie St Paul, avec Marie-Joseph de Lavoye. De cette troisième union, il eut cinq enfants.

Veuf pour la troisième fois, en 1741, il prenait sa quatrième femme, l'année suivante. Il avait alors soixante-douze ans. Cette quatrième femme se nommait Marie-Clotilde Desbien, de l'Isle-aux-Coudres. Elle n'était âgée que de dix-huit ans !

De cette quatrième et dernière union sortirent dix enfants : trois garçons et sept filles. La dernière, Marie-Louise, naquit le 1er janvier 1761, et son père, à cette date, était âgé de quatre-vingt-dix ans !... Il mourut l'année suivante et fut inhumé à la Baie St Paul.

Ce vigoureux Jean Martel eut donc vingt-neuf enfants de ses quatre femmes et faisait baptiser lorsqu'il n'avait plus que dix ans pour finir son siècle. Quelle est la nation qui peut montrer un exemple de vigueur sénile comme celui que nous offre Jean Martel ! — AUGUSTE BECHARD.

LIEUTENANTS-GOUVERNEURS DE QUÉBEC. — Comme il semble régner une certaine confusion, pour ne pas dire plus, dans les tableaux que l'on a dressés de nos gouverneurs et lieutenants-gouverneurs, à partir de la cession jusqu'au commencement du siècle dernier, je vais essayer de mettre tout au point, à l'aide des documents officiels, la meilleure des autorités en ces matières.

Nous avons eu des gouverneurs, des lieutenants-gouverneurs pour la Province du Bas-Canada ou de Québec. Nous avons eu, en outre, et c'est ici que la confusion menace de nous entraîner dans le chaos, des gouverneurs et des lieutenants-gouverneurs de Québec. Dans son numéro de février 1901, le « Bulletin des Recherches Historiques » a mêlé ensemble les lieutenants-gouverneurs des deux groupes, avec l'intention, bien légitime du

reste, de donner une liste complète, parfaite et finale des lieutenants-gouverneurs de la Province.

C'est contre cette confusion que je m'insurge, et afin qu'elle cesse, disons, une fois pour toutes, que les lieutenants-gouverneurs de Québec, de même que les gouverneurs, étaient des similaires et nullement des civils, tandis que les autres gouvernaient toute la province, et non pas la garnison de Québec seulement.

Faisons d'abord la liste des lieutenants-gouverneurs de la Province, tout en revisant celle du « Bulletin ».

Ralph Burton fut-il lieutenant-gouverneur en 1759, comme le dit le « Bulletin » ? Je ne le crois pas, parce qu'aussitôt après la prise de Québec, Murray fut chargé du commandement des troupes à Québec, pendant qu'Amherst était revêtu de l'autorité suprême, sans être toutefois gouverneur de la Province. Après la reddition de Montréal, en 1760, le général Amherst divisa la province en trois districts militaires, dont il confia le gouvernement à Murray pour Québec, à Burton pour Trois-Rivières, et à Gage pour Montréal. Lorsqu'Amherst reçut sa nomination de commandant en chef des troupes de Sa Majesté, Gage fut remplacé à Montréal par Burton, et Haldimand succéda à Burton aux Trois-Rivières. Donc, d'après ce court résumé historique, il n'est pas correct de dire que Burton ait été lieutenant-gouverneur de la Province. Il n'y avait pas de gouverneur en titre, car Amherst ne fut pas gouverneur ; comment l'Angleterre aurait-elle pu songer à nommer un lieutenant-gouverneur, surtout en 1759, au lendemain de la bataille des plaines d'Abraham, lorsqu'on n'avait pas eu le temps de réaliser la position ?

Le premier lieutenant-gouverneur de la Province fut donc Sir Guy Carleton, en 1766. Il cessa de l'être, en 1768, alors qu'il fut nommé gouverneur en chef. En 1770, Carleton passa en Angleterre, et, cette même année, Hector Cramahé reçut la nomination de lieutenant-gouverneur, charge qu'il occupa jusqu'en 1781. Ses successeurs immédiats furent Hamilton jusqu'en 1785, Hope de 1785 à 1789, Sir Alured Clarke, de 1790 à 1795, et enfin Prescott en 1796 jusqu'au 14 décembre de la même année. Prescott devint alors gouverneur jusqu'en 1807. Sir Robert Shore Milnes, nommé lieutenant-gouverneur en 1798, n'arriva qu'en 1799, et conserva sa charge jusqu'au 28 novembre 1808, bien qu'il eut quitté la Province dès l'année 1805. Il ne cessa pas toutefois de retirer les émoluments de 1,500 louis attachés à cette haute charge. Sir N. Burton succéda immédiatement à Sir Robert, et il ne cessa d'être lieutenant-gouverneur qu'en 1832.

Récapitulons par un tableau :

1766-68, Carleton ; 1770-81, Cramahé ; 1781-85, Hamilton ; 1785-89, Hope ; 1790-95, Clarke ; 1796, 98, Prescott ; 1798-1808, Shore Milnes ; 1808-1832, Burton.

Quant aux gouverneurs, voici dans quel ordre ils se sont succédés :

1763-66, Murray ; 1768-78, Carleton ; 1778-84, Haldimand ; 1786-96, Dorchester ; 1797-1807, Prescott.

Passons maintenant aux gouverneurs et lieutenants-gouverneurs de Québec.

D'après ce que je puis voir, il n'y eut que trois gouverneurs de cette catégorie, depuis la création de leur charge jusqu'à l'union des provinces. Celui qui ouvre la liste me paraît être James Johnstone. Son successeur fut le général Slaates Long Morris, en 1798, lequel fut remplacé en 1801 par le major-général Gooday Strutt. Celui-ci disparaît en 1840.

La liste des lieutenants-gouverneurs est un peu plus longue :

1796(?) - 97, Major-général Patrick Belieu ; 1797-1810, colonel John Callow ; 1811-12, lieutenant-colonel D. Paterson ; 1813-24, lieutenant-général D. Paterson ; 1825-29, lieutenant-général L. McLean ; 1830-40, lieutenant-général W. T. Dilkes.

Comme ces divers personnages ne figurent pas sur notre liste civile, car ils étaient à la solde de l'Angleterre, nous ne pouvons les suivre et fournir des renseignements sur la carrière de chacun d'eux. Qu'il nous suffise de bien comprendre la nature de leurs fonctions, pour en conclure immédiatement qu'ils n'avaient rien de commun avec celles des gouverneurs et des lieutenants-gouverneurs de la Province de Québec. Je ne m'oppose pas à ce qu'on signale leur existence, et même leurs hauts faits d'armes, mais je tiens « mordicus » à ce qu'on ne les sorte pas de leur rang pour les confondre avec la lignée de ceux qui nous gouvernent politiquement et civilement, sans fusils ni poudre. — N.-E. DIONNE.

LES RUISSEAUX BELLEBORNE ET SAINT-DENIS. — Wolfe, avec ses soldats, est-il monté par la coulée du ruisseau Belleborne ou par celle du ruisseau Saint-Denis pour venir livrer la bataille des Plaines d'Abraham, le matin du 13 septembre 1759 ?

Le ruisseau Belleborne est depuis 1860 la borne sud entre Spencer Grange (démembrement de Spencer Wood), et la propriété connue sous le nom de Woodfield, où est maintenant le cimetière Saint-Patrice. J'ai demeuré plusieurs années à Woodfield, avec ma tante, pendant que je fréquentais l'école classique du Dr Lundy, et, ensuite, le High School de Québec. Parmi mes compagnons de classes se trouvaient MM. David et William Price, qui, eux, demeuraient à Wolfe-field. Avec mes compagnons, il y a soixante ans, j'allais jouer sur les côtes de cette propriété, et souvent l'on visitait la coulée du ruisseau Saint-Denis par laquelle Wolfe et ses soldats montèrent sur les Plaines d'Abraham. Cette coulée est située entre la propriété de Spencer Wood et la résidence de la famille Price, à l'est de Spencer Wood.

Il y a soixante ans, l'endroit par où Wolfe est monté était bien connu. D'ailleurs, il suffit de visiter les deux coulées pour juger qu'il était possible et même facile de monter par la coulée qui se trouvait à une petite distance à l'ouest de la demeure des Price, et tout à fait impossible de monter dans l'autre coulée.

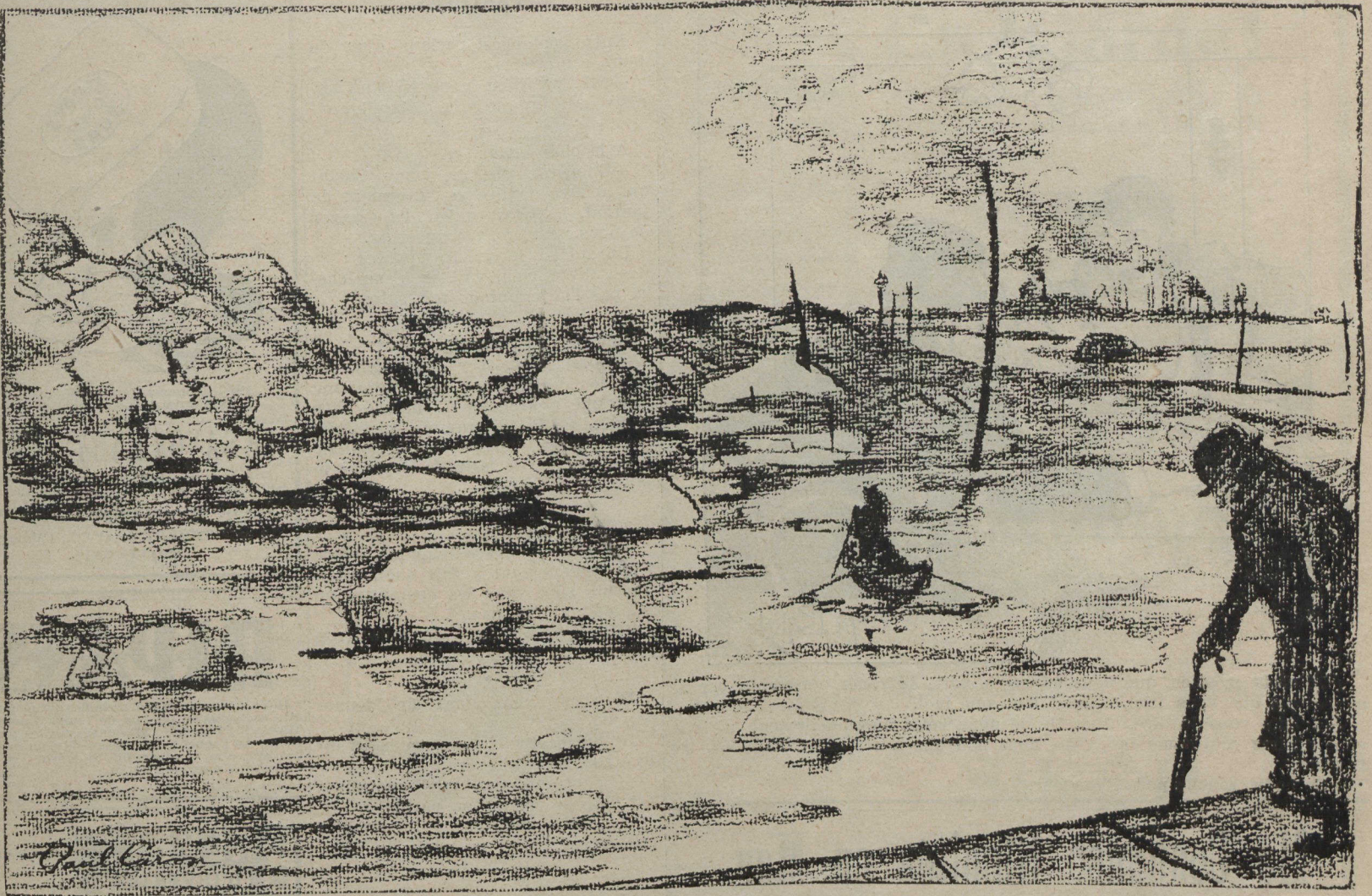
Je me rappelle qu'en 1888, pendant la session de la Législature, ayant été déjeuner avec les MM. Price, mes amis d'enfance, nous avons visité cette coulée et parlé longuement du fait que c'était par là que Wolfe était monté. — J. WURTELE.

SAINT-REGIS. — La mission de Saint-Régis, que les Iroquois appellent Akwesasne, peut être appelée la fille de Caughnawaga. En l'année 1752, trente familles de Caughnawaga et quelques Agniers (Mohawks) des cantons Iroquois (État de New-York), sous la direction du P. Billard, S. J., assistant-missionnaire de Caughnawaga, allèrent s'établir un peu plus haut que le lac Saint-François, sur la rive sud du Saint-Laurent. Cette colonie avait pour chef Pierre Karekohe, fils d'un Anglais, Tarbell, fait prisonnier à Groton, Massachusetts, en 1704. Il paraît que ces familles ne pouvaient plus trouver à Caughnawaga assez de place pour leur expansion. Les autorités civiles et religieuses approuvèrent leur dessein de se grouper ailleurs ; mais leur station à la tête du lac Saint-François ne devait être que passagère, car en 1758, toutes ces familles se transportèrent à quelques milles plus haut, à l'embouchure de la rivière de Saint-Régis, où elles obtinrent du roi de France, des concessions de terres et d'îles. Le nom que les Indiens donnèrent à cet endroit : Akwesasne, « là où la perdrix bat de l'aile », indique qu'il était bien propre à la chasse. Bientôt les nouveaux Akwesasronons reçurent un renfort considérable de la bourgade iroquoise de Sewekatsi, située à l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la ville d'Ogdensburg, N. Y. Le P. Picquet, P.S.S., missionnaire de Sewekatsi, devant partir pour la France, confia ses fidèles au P. Jésuite de Saint-Régis, où ils furent accueillis avec joie par le missionnaire et les gens de Karekohe.

Les PP. Jésuites firent bâtir en 1759 un moulin à farine et à scie, dont les revenus devaient servir à entretenir le missionnaire. En 1775, le P. Gordon, qui avait été à Saint-Régis depuis 1762, quitta la mission, laquelle fut administrée jusqu'en 1783, par le P. Huguet, en même temps missionnaire de Caughnawaga. En 1785, M. Denaut, alors vicaire aux Cèdres, plus tard évêque de Québec, visita la mission et y séjourna quatre semaines. A partir de 1789, la mission ne fut plus dépourvue de missionnaire résidant. Une église en pierre fut bâtie en 1792-93, en remplacement d'une chapelle qui avait jusqu'alors servi au culte ; le presbytère actuel fut construit en 1800. L'église, brûlée en 1866, reconstruite en 1868, fut réparée en 1884.

La population de Saint-Régis est actuellement de 2,500 âmes, dont 1,300 du côté du Canada, et 1,200 du côté des États-Unis. Il y a en tout 2,000 catholiques et 500 protestants.

Les missionnaires de Saint-Régis, à part ceux mentionnés plus haut, furent : MM. Rodrigue McDonnell, 1789-1806 ; Lebrun, 1806 (quelques mois) ; Ant. Rinfret, 1807-1809 ; J.-B. Roupe, 1809-1813 ; Jos. Marcoux, 1813-1819 ; Nic. Dufresne, 1819-1826 ; Jos. Vallée, 1827-1832 ; François Marcoux, 1832-1883 ; M. Mainville, 1883-1895 ; P.-J. Bourget, 1895. — L'ABBE G. FORBES.



LA DÉBACLE.—Vue du fleuve vis-à-vis la Place Jacques-Cartier. (Croquis de notre artiste spécial.)

PROPOS DU DOCTEUR

LES AMPOULES.

Les frottements répétés, agissant sur une peau qui n'y est point habituée, donnent naissance à des ampoules, dont le siège presque constant

est le pied ou la paume de la main et des doigts.

A la main, elles ont pour cause le maniement d'un outil; au pied, la localisation ordinaire de ces élévures est le talon et le cou-de-pied, régions où la peau est délicate et subit à chaque pas des frottements

pour peu que la chaussure soit mal ajustée.

Les ampoules se présentent à la main sous l'aspect de bosselures arrondies assez régulières; au pied, elles sont plus vastes et plus irrégulières. Leur coloration est jaunâtre, leur contenu est une sérosité transparente. Au pied, l'ampoule se déchire souvent pendant la marche, et apparaît sous forme d'une excoriation recouverte de lambeaux d'épiderme.

Tant que l'ampoule reste fermée, la douleur et les complications inflammatoires sont nulles.

Mais si l'ampoule s'est déchirée, les souffrances s'éveillent aussitôt sous l'influence du contact de l'air.

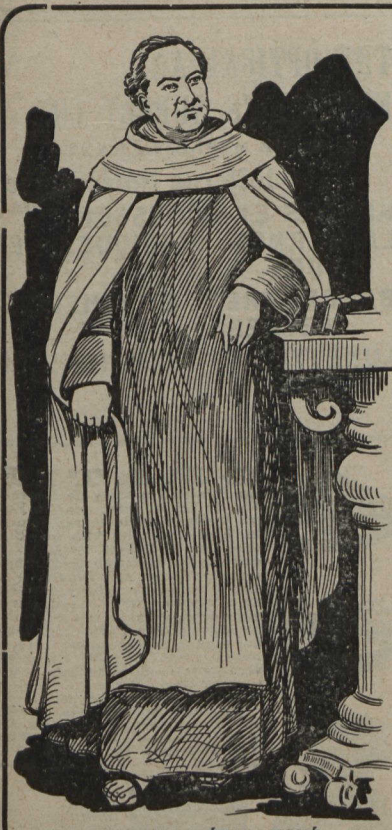
Si la marche n'est pas interrompue, si la petite plaie n'est pas protégée et continue à subir le contact des chaussures, une inflammation vive peut venir compliquer la plaie et il se produit une traînée rouge et douloureuse qui suit le trajet des vaisseaux lymphatiques; c'est la lymphagite.

Comme traitement, percez l'épiderme qui forme la coque de l'ampoule; servez-vous dans ce but d'une aiguille fine; le contenu, une fois évacué, l'épiderme se réapplique sur le derme et forme ainsi un pansement naturel qui suffit à le protéger contre les influences extérieures.

Quand l'ampoule est déchirée, pansez la petite plaie avec de la vaseline boriquée.

NE REMETTEZ PAS.

Quand vous ressentez le moindre embarras de la gorge, prenez vite une petite cuillerée de BAUME RHUMAL. Vous vous en trouverez bien.



CARME DÉCHAUSSÉ

CERTIFICAT DU
Gouvernement

BUREAU DE L'ANALYSTE,
District de Québec.

Québec, 30 novembre 1899

J'ai fait l'analyse du **VIN DES CARMES** et constaté que les principes actifs de la préparation sont conformes à la formule. Comme cette formule n'a d'intérêt que pour les médecins, ceux-ci pourront l'obtenir de votre bureau.

Au point de vue médicinal, c'est un excellent vin que le **VIN DES CARMES**, appelé à rendre de grands services **aux personnes faibles, aux convalescents, anémiques, dyspeptiques**, etc. C'est un bon tonique plus recommandable qu'un grand nombre de ces vins médicinaux qui sont dans le marché.

DR M. FISET,
Analyste public

**

ROD. CARRIERE,
OPTICIEN,
DIPLOMÉ DU
COLLEGE D'OPTIQUE
DE PHILADELPHIE,
Instructeur d'Optique au Collège
de Pharmacie de Montréal.

Téléphone Be 1 Est 2257
1540 rue Ste-Catherine, Montréal.

Nouvelle Adresse,
Après le 1er Mai 1903,
1741 rue Ste-Catherine, Montréal.

Entre les rues St-Denis et Sanguinet n

Tel Mar. 280. Bell 1602

C. Robillard & Cie,

Fabricants de
Ginger Ale, Soda, Cider, Ginger
Beer, Mexican Cream Soda, Etc.,

209 RUE ST-ANDRE,

(entre Dorchester et Ste-Catherine)

MONTREAL

Dépot de l'Eau St-Léon 49-11

"ANTIKOR"
-LAURENCE

Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **Cors, Verrues et Durillons**. Énergique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. **A. J. LAURENCE**, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS!



—Zé crois, môssiéu, qué nous avons eu tort dé zouer ensemble, car zé m'aperçois qué vous trichez aussi bien qué moi.
 —Z'allais vous lé dire. Inutile dé nous voler moutouellement, mais si vous désirez continuer la partie, nous pouvons zouer autre chose qué dé l'argent.
 —Entendu, zouons pour l'honneur.

Ma Confiance Illimitée en Mon Remède Mérite Votre Confiance

Vous qui êtes malade devriez m'écrire. C'est tout ce que je vous demande. Envoyez-moi simplement ce coupon ou écrivez-moi une carte postale en indiquant le livre dont vous avez besoin. Je vous enverrai alors un ordre sur votre pharmacie pour six bouteilles du Restaurateur (Restaurative) du Dr Shoop. Vous pouvez prendre le remède pendant un mois à l'essai. S'il réussit, il coûte \$5.50. S'il échoue, je paierai moi-même le pharmacien. Et votre simple parole en décidera.

Cette offre n'a pas son égal. Jamais personne n'a montré pareille confiance en n'importe quel autre remède. Et tout le monde sait que pareille offre me ruinerait, si mon Restaurateur ne réussissait pas. Je voudrais tant vous montrer à vous malades tout le grand succès qu'il obtient. Je ferai mon possible pour le faire une fois que vous m'aurez écrit. J'ai 65,000 lettres de malades que j'ai guéris et suis prêt à vous en envoyer tant que vous en voudrez lire. Le 11 janvier 1903 j'ai publié dans les journaux de Chicago les noms et adresses d'un millier de personnes dans cette ville seule que j'ai guéries de maladies chroniques dans seulement les derniers six mois. Si vous le désirez, je vous en enverrai les noms. Qui est-ce qui pourrait mesurer le mérite d'un remède qui est capable d'accomplir de pareils résultats? Mon Restaurateur réussit parce qu'il fortifie les nerfs "intérieurs". Il ramène la force nerveuse qui seule fait fonctionner tous ces organes vitaux. Il représente la seule méthode qui restitue cette force, et j'ai passé toute ma vie à la découvrir. Au lieu de traiter l'organe faible, je lui donne la force d'accomplir ses fonctions. Je le traite de la même manière que je ferai avec une machine qui a besoin de plus de vapeur. Et fort de ma vaste expérience je vous assure que la plupart de ces maladies chroniques ne peuvent jamais être guéries par aucune autre méthode.

Mon livre vous expliquera pourquoi. Et une fois que vous serez guéri, mon Restaurateur vous protégera contre les maux à venir, si vous le gardez à la maison et que vous vous en servez dès que vous ne vous sentez pas bien.

DETACHEZ CE COUPON

car on a bien l'intention de faire venir quelque chose, mais on l'oublie toujours. Marquez le livre que vous désirez et envoyez le coupon avec nom et adresse à DR SHOOP, Booth, Racine, Wis.

- Livre No. 1—Sur la Dyspepsie.
- Livre No. 2—Sur le Cœur.
- Livre No. 3—Sur les Rognons.
- Livre No. 4—Pour les Femmes.
- Livre No. 5—Pour les Hommes (cacheté).
- Livre No. 6—Sur le Rhumatisme.

Les cas doux, non chroniques, se guérissent souvent avec une ou deux bouteilles. En vente chez tous les pharmaciens.

VARIÉTÉS

Entre potaches parlant d'un de leurs camarades :

—Oh ! lui, c'est le neveu d'un ministre : il aura le prix d'Excellence !

* * *

A la chambrée :

—Chouette, dit un jeune soldat qui achève de lire un fragment de journal, il paraît qu'on va essayer de nous nourrir avec du sucre.

Un ancien, levant les épaules :

—Pauvre bleu, va ! ça n'empêchera pas l'adjudant de te... saler !

* * *

Réforme de l'enseignement :

—Dorénavant, il y aura deux catégories d'études : le programme classique pour gens du monde, très modin, et le programme classique pour lettrés, hérissé de difficultés.

—C'est ça : le latin de choux et le latin de garenne.

* * *

Nos Parisiennes :

—Vraiment, chère madame, votre fille devient tout à fait charmante. Je suis sûre que les épouseurs ne lui manqueront pas.

—Y pensez-vous ? Je suis trop jeune pour la marier !

* * *

Dans un pensionnat de jeunes filles.

Le professeur, faisant sa leçon sur le style épistolaire, dit :

—Le grand art, mesdemoiselles, est d'écrire comme on parle.

—Alors, monsieur, interrompt une élève, quand on parle du nez ?

* * *

Un bien joli mot de vieillard.

—Voyons, grand-père, lui demandait sa petite-fille, valseuse enragée, que préfères-tu ? La valse à trois temps ? ou la valse à deux temps ?

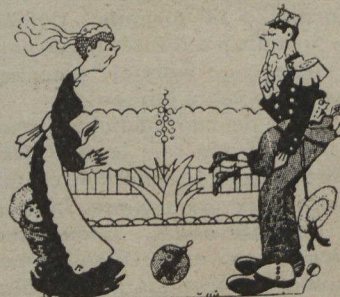
—Hélas ! ma mignonne, la valse n'a qu'un temps !



—Je m'suis dit : Y a un nid de guêpes dans mon jardin, faut que je l'découvre...

—Et vous avez mis le nez dessus.

UN BON MOYEN.



—Faut plus vous fâcher, m'amazelle... J'osais pas vous causer... Alors, j'ai pensé qu'en fouettant le gosse, ce serait vous, la première, qui m'adresseriez la parole...



Particulièrement approprié aux enfants, à cause de son extrême pureté.

LE SAVON BABY'S OWN

est mis en usage par les jeunes et les vieux et se vend en grande quantité.

Ne vous amusez pas aux imitations

ALBERT TOILET SOAP CO., Fabricants, MONTREAL 5

RIPANS

Il n'y a presque pas de maladies qui ne puissent être soulagées en prenant de temps à autre une Tabule R-I-P-A-N-S. En vente chez les pharmaciens. Le Paquet à cinq cents suffit pour une occasion ordinaire. La bouteille de famille, 60 cents en contient assez pour un an. 12 n

BREVETS CANADA O'INVENTION ETRANGER

BEAUDRY & BROWN

Ingénieurs Civils et Arpenteurs, 107, rue St-Jacques, Montréal

J. BRUNET

Atelier de Marbre et Granit

Demandez nos prix avant de placer vos commandes ailleurs.

Bureau et Atelier: Côtes des Neiges

MONTREAL

Téléphone Bell Up 1466.

Connection gratuite pour Montréal.

THE OPTICAL AND ENGINEER'S SUPPLY CO.

R. DE MESLE, GÉRANT,

1628 rue Notre-Dame

KODAKS ET ACCESSOIRES
 LANTERNES MAGIQUES ET VUES

BAROMETRES ET THERMOMETRES

LUNETTES ET LORGNONS EN OR, ETC.

no



GRATIS

Les Pilules Végétales de Nouvelle Vie, du Dr. Willard, pour le Foie et l'Estomac guérissent rapidement la Constipation, les Attaques Biliées, le mal de Tête, les Maladies du Foie, l'Indigestion, les Dérangements d'Estomac. Vendez par nous, 6 boîtes à 25c la boîte, donnant un Billet pour Prix à chaque client qui achète, ce qui lui donne droit à un beau morceau d'Argent. Lorsque vous les aurez vendues, envoyez nous l'argent \$1.50 et nous vous enverrons votre choix de deux, de ces bijoux en Argent ou en Or. Nous nous fions à vous. Aucun argent requis avant que les Pilules soient vendues. Adressez : The Dr. Willard Medicine Co., Dept. 7 Toronto, Ont.

Theatre National Français

1440 SAINTE-CATHERINE
Tel. Bell Est 1736 Tel. Marchands 520

SEMAINE DU 30 MARS 1903

Le Mélo Drame Populaire

"MARIE-JEANNE"

Paul Cazeneuve dans "Bertrand," H. Moret dans "Marie-Jeanne."

Grande attraction de Vues Animées.

N.B.—Pas de représentation pendant la Semaine Sainte.

Prix, Matinées, - 10, 15, 20, 25c
Prix, Soirées, - 10, 20, 30, 40c



GRATIS
Un livre très sérieux sur les maladies des nerfs et une bouteille échantillon de notre remède sont envoyés gratuitement à ceux qui en font la demande, aux pauvres surtout.

KENIG Med. Co., 100 rue Lake, Chicago.

En vente chez les pharmaciens : \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00

VARIÉTÉS

A la Correctionnelle.

—Accusé, vous avez frappé votre femme à coups de manche à balai ?

—Que voulez-vous, mon président ! mes moyens ne me permettent pas d'acheter pour cela un jonc de 25 francs !

* * *

Marius Capoulade, de Marseille, rase depuis vingt minutes ses auditeurs en leur racontant comment le bateau sur lequel il naviguait se brisa contre un récif.

L'un d'eux, impatienté :

—Mais c'est le "récif" de Thérémène !

* * *

Au dessert, dans un banquet officiel, un convive, étonné de voir figurer sur la table des Madeleines de Commercy :

—Elles ont donc demandé l'autorisation ?

* * *

Il s'agit d'un invalide du violon, qui ne peut plus se tenir pour râper ses rongeines.

—Voyez comme il est cassé, dit quelqu'un.

—Oui, il est cassé ; et ses morceaux n'en sont pas bons.

* * *

Un peintre avait représenté Milon de Crotonne dans le moment où, les mains prises dans la fente d'un chêne qu'il essayait de diviser, une lionne se jette sur lui.

Peu satisfait de l'expression du vigoureux Auvergnat qui lui servait de modèle, il lui lie solidement les mains à un gros meuble, sous le prétexte d'une imitation plus fidèle, puis il sort et rentre peu d'instants après, suivi d'un gros chien de boucher fort méchant, qu'il excite et lance sur le malheureux modèle.

Celui-ci, furieux contre le chien et contre le peintre, se débat avec violence.

L'artiste, tout en excitant le chien, étudie les expressions de douleur et de fureur qui se peignent tour à tour sur le visage du modèle. Enfin, satisfait, il le délie et lui donne une riche récompense, en lui disant :

"Prends, prends, je te devrai un chef-d'oeuvre."

Il est inutile d'ajouter qu'à la vue de l'or, la rancune de l'Auvergnat s'éteignit soudain.

ECONOMIE.

Le BAUME RHOMAL ne coûte pas cher et il produit un bien incalculable.



LE LOCATAIRE. — Espèce d'idiot ! espèce de crétin ! ! espèce d'imbécile ! ! ! espèce...
LE PROPRIÉTAIRE. — Et c'est là, mon ami, ce que vous entendez, sans doute, par : "payer en espèces" ?



—Mon colonel, pour terminer, faut-il mettre "Recevez, je vous prie, mes civilités pressées"
—Non, mais, jeune échantillon de l'idiotie humaine, c'est que vous vous payez ma trogne ? Des civilités ; c'est bon pour les civils ! Ecrivez donc : "Recevez mes militaires pressées."

MONSIEUR SUSCEPTIBLE.



—Donnez-moi la main, je vous prie.
—Mais, monsieur, je ne vous connais pas.



—Comment ! une savate et une bottine !...
—Oui !... J'use les chaussures de papa, qui a une jambe de bois.

SIROP DE GOUDRON - ET - D'HUILE DE FOIE DE MORUE

Syrup of Tar - AND - GOD LIVER OIL

PREPARE PAR J. L. MATHIEU, Pharmacie-Optique, Sherbrooke, Québec.

PRIX, 35 CTS.

SIROP DE GOUDRON - ET - D'HUILE DE FOIE DE MORUE

Syrup of Tar - AND - GOD LIVER OIL

PREPARE PAR J. L. MATHIEU, Pharmacie-Optique, Sherbrooke, Québec.

PRIX, 35 CTS.

En Garde !

Le succès sans précédent du Sirop de Goudron et d'Huile de Foie de Morue

contre

la Toux, les Bronchites, le Catarrhe, les Rhumes, la Coqueluche, etc., et les nombreuses guérisons qu'il a opérées, ont suscité des imitations de toutes sortes mais dont le mérite principal est de ressembler plus ou moins à notre fameux remède.

les Rhumes

sont trop importants pour qu'on essaye des préparations d'un mérite douteux, quand on peut se procurer partout le seul véritable, celui dont le succès a mis ses imitateurs à la mode, le

SIROP

de Goudron et d'Huile de Foie de Morue

de Mathieu

35c le flacon.



GRATIS Venez 12 gros paquets seulement de nos **Graines de Pois d'Odeur** fleuraison abondante, envoyez-nous l'argent \$1.20 et nous vous enverrons, par la poste, tout-a-fait **GRATIS** un **bracelet** en deux pièces ; une Magnifique Bague en pur Or, sortie de belles pierres et une Chaîne de Col. de 4 pieds de longueur, pour dame. Nous vous confions nos **raies**. Faites-les demander aujourd'hui. Aucun argent requis avant que les graines soient vendues : chaque client qui achète de vous reçoit un **illet** pour **Prix** qui lui donne droit à un **beau morceau d'Argent** en **Or**. Elles se vendent rapidement. Adressez : **The Bargainer Co., Supply Dept. 41 Toronto, Ont**

48-n

ICHTYOLOGIE.

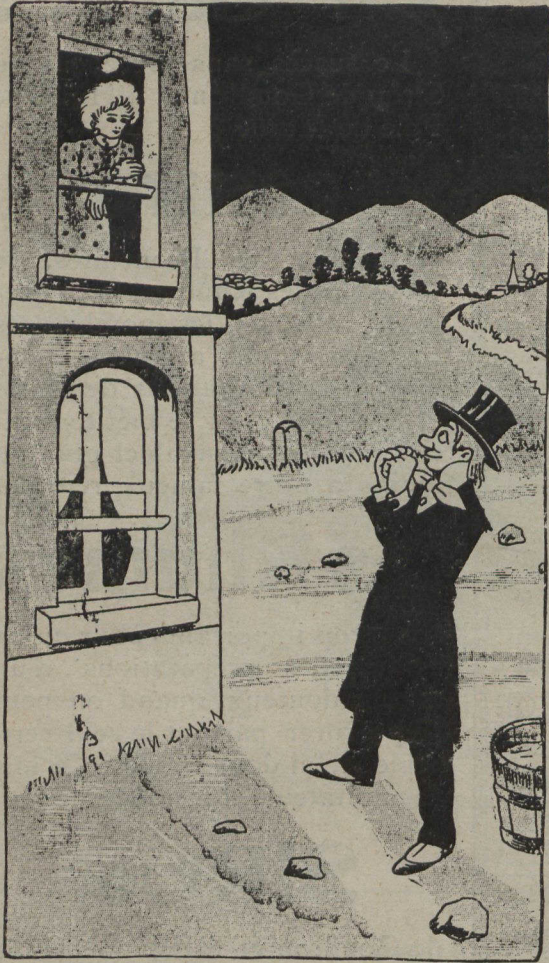


—Dites-moi, mon enfant, pourriez-vous me dire s'il existe des poissons sans arêtes ?
—Oh ! oui, monsieur... les poissons d'avril !

INQUIÉTUDE PATERNELLE.



—Ce qui m'ennuie de te voir soldat, c'est que tu ne seras pas long à renier le nom de ton père.
—Moi, p'pa ?
—Vois Bonaparte ! Il n'a pas tardé à s'appeler Napoléon !



Depuis qu'à votre fenêtre
Je vous ai vue paraître,
O Étoile du soir !
Vous êtes tout mon espoir.



Je braverai pour vous
Et les lions et les loups,
Le feu du ciel et de la terre.
Voyez, mon amour est sincère.



Je ne suis que poète,
Ne soyez pas coquette,
Laissez tomber sur moi
Vos regards pleins d'émoi.



Et de vous un seul mot,
Je plongerai dans les flots...